



CAHIER 158 METANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers, à partir du Cahier 151, sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne sur le site de l'Association. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers mis sur le site (fichiers pdf jusqu'au 146 et .doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

ÉDITORIAL

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Logion 60

RECHERCHES

*Comme cestuy-là qui conquiert la Toison...
En quête de la source, Jésus et l'Inde,
Paul de Tarse, Le génial usurpateur*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

*Je m'aliène pour la joie de me retrouver
Le réel, le virtuel
L'amour est la base de tout
De l'effacement au retour*

CONTE

*La gardeuse d'oies
Correspondances : Le jeu de l'oie*

MIETTES DE GNOSE

COURRIER DES LECTEURS

*A propos de Huang-po
Trimurti, Trikaya et Trinité*

BIBLIOGRAPHIE

*Les entretiens de Lahore entre le prince impérial Dârâ Shikûh et l'ascète hindou
Baba La'l Das
Philippe Vaillant, Le présent du conte
François Cheng, Œil ouvert et cœur battant*

POÉSIES

ÉDITORIAL

LE BON SAMARITAIN

L'agneau symbolise le principe de Vie ou Royaume. Les appétits et les envies de l'ego peuvent le tuer, et c'est ce qui se passe dans la très grande majorité des cas. Cependant, aussi longtemps qu'il est vivant, l'espoir demeure. Mais si nous continuons à nous identifier à notre ego, nous tuons en nous le principe de Vie ; nous devenons cadavre et sommes mangés par ceux qui sont eux-mêmes cadavres. Jésus nous invite à chercher le « *lieu de la Vie* » (log. 4) et à nous établir dans le repos afin que « *le monde, qui est un mangeur de cadavres* » (N.H. II. 3 73. 19-20), ne trouve « *nul lieu à l'endroit même où l'on nous a persécutés* » (log. 68).

En se comportant comme si le Vivant n'existait pas ou comme s'il représentait une réalité séparée, le monde le « tue ».

Le Samaritain est l'étranger qu'on ignore ou qu'on écarte. Pourtant, comme le Juif, il porte en lui le Vivant : « *Le Royaume est le dedans de vous* », comme lui il est invité par Jésus - qui ne fait pas de discrimination raciale - à découvrir le « *lieu sans lieu* ».

L'agneau symbolise la Vie. S'il n'est pas reconnu, considéré et assumé comme l'unique Réalité, alors le mental, quelle que soit sa pseudo-entité, devient cadavre : « *Ceux qui sont morts ne vivent pas* » (log 11). Au contraire, s'il est reconnu comme l'Un sans second, alors le cadavre est repéré et identifié : « *Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre, et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui* » (log. 56). Celui-là a trouvé le repos d'où procède le mouvement (log.50). Il est l'Inconnaissance d'où émane la Conscience....

Émile

*

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 60

*« Ils virent un Samaritain
qui, portant un agneau,
allait en Judée.*

Il dit à ses disciples :

Que va-t-il faire de l'agneau ?

Ils lui dirent :

Le tuer et le manger.

Il leur dit :

*Tant qu'il est vivant,
il ne le mangera pas,
à moins qu'il ne le tue
et qu'il ne soit cadavre.*

Ils dirent :

Autrement, il ne pourra pas le faire.

Il leur dit :

*Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous
dans le repos,
de peur que vous ne soyez cadavres
et ne soyez mangés. »*

Pour illustrer ses paroles, Jésus use de paraboles. Le logion 60 en est un bel exemple puisqu'il est une illustration concrète du logion précédent avec lequel il semble faire corps. Tant que vous êtes vivants, tournez-vous vers le Vivant. Si vous n'avez pas su Le voir de votre vivant, vous deviendrez cadavres. Il sera trop tard et vous serez juste bons à être mangés. Si vous laissez votre mental s'emparer de vous-mêmes, alors votre mental vous dévorera. C'est dès cette vie, ici et maintenant, que vous devez trouver le repos. Le Royaume est en vous : « *...il est le dedans et il est le dehors de vous* ». Il n'est localisé dans aucun espace géographique. Il n'est pas dans un ailleurs et encore moins dans les lendemains qui chantent ou qui déchantent !

*« Quand vous serez connus,
alors vous serez connus
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le vivant. »*

(log. 3)

Les Samaritains n'ont pas bonne presse au temps de Jésus. Ils pratiquent pourtant la même religion que les Juifs et se servent des mêmes livres sacrés. S'ils se détestent mutuellement c'est qu'un point essentiel de doctrine les sépare radicalement. Les Juifs soutiennent que c'est au temple de Jérusalem sur le mont Sion que réside Iahvé alors que pour les Samaritains le vrai lieu sacré est le Garizim, seule montagne à ne pas avoir été submergée par le Déluge. Raison suffisante pour que les Juifs traitent ces derniers de bâtards, la pire insulte à leurs yeux. « *L'eau des Samaritains, ajoutent les rabbins, est aussi impure que le sang du porc lui-même...* ». Ces arguties n'ont aucun sens aux yeux de Jésus. Assis sur le bord du puits de Jacob, près de la ville de Sichem, face au mont Garizim, il n'hésite pas à demander un peu d'eau pour éteindre sa soif à une Samaritaine : « *Seigneur, dit-elle, nos pères ont adoré sur cette montagne, tandis que vous autres, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. -Femme, crois-moi, lui répondit Jésus, l'heure est venue où l'on adorera plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité* » (Jn IV, 21-23).

Jésus est au-delà de toutes les dualités, y compris sociales qui veulent que les Juifs n'adressent pas la parole aux Samaritains, ni les hommes aux femmes s'ils se rencontrent en un lieu isolé. A la Samaritaine qui s'en étonne, Jésus déclare que lui peut donner à qui le veut « *une eau qui deviendra une source d'eau jaillissant en la Vie éternelle* » (Jn IV, 14)

Tout être humain, juif ou non juif, enfant ou non du peuple élu, porte en lui la Vie que symbolise au logion 60 l'agneau, autre image du Soi, du Royaume. Tout être humain a le choix : laisser vivre en lui l'agneau pour que

l'agneau le vivifie ; ou bien le laisser périr, le faire mourir à petit feu jusqu'à ce que lui-même devienne cadavre. Et c'est ce second choix que font la quasi totalité des êtres humains, juifs ou non juifs, enfants ou non du peuple élu :

*« Je me suis tenu au milieu du monde
et je me suis manifesté à eux dans la chair.
Je les ai trouvés tous ivres ;
je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif,
et mon âme a souffert pour les fils des hommes
parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur... »*
(log. 28)

Combien sont venus au monde ivres et n'aspirent qu'à le rester ? Dans la foule des êtres humains, ne sont-ils pas déjà morts ? Combien y a-t-il en ce monde de « *cadavres ambulants* », de « *morts vivants* » qui se laissent consumer par le feu de l'ego ? Si ce corps n'est pas vivifié par l'Agneau de Vie, alors nous sommes déjà morts. Si l'homme ne sait faire de son corps le réceptacle de la lumière, le temple de l'esprit voire même la cause de l'esprit, c'est son mental qui le dévore : « *ceux qui sont morts ne vivent pas* » (log. 11). En proie à leurs passions, absorbés par leur mental, la plupart des êtres humains limitent leur horizon à leur forme mortelle. Prisonniers du corps-mental, ils s'identifient à ce qui est périssable. Ils ne connaissent rien de la Vie véritable. Ils appartiennent à la Maya, à la Grande Illusion :

*« Et ils s'en vont portant leur propre cadavre,
courant le monde chargé de leur fardeau »*
(Lin Tsi, *Entretiens*).

Bien que né aveugle l'homme n'a pas soif. Il voudrait bien pourtant échapper à son sort, éviter la souffrance, la maladie, la mort. Mais n'ayant pas effectué sa metanoïa, il ne voit pas ce qui tombe sous son regard. Il ne voit pas celui qui est vivant devant lui. Il court en tous sens mais jamais dans la bonne direction. Et il est bientôt trop tard :

*« Regardez vers Celui qui est vivant
tant que vous vivez,
de peur que vous ne mouriez
et ne cherchiez à le voir ;
et vous ne pourrez pas voir . »*
(log. 59)

*« Bien des fois, vous avez désiré entendre ces paroles
que je vous dis,*

*et vous n'avez personne d'autre
de qui les entendre.
Il y aura des jours
où vous me chercherez
et ne me trouverez pas. »*
(log. 38)

« *Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre* » (log. 56). Il n'y a aucune raison de s'attacher à ce qui est mort. Celui qui ne voit dans le monde qu'un jeu évanescent ne peut s'identifier à ce qui n'est pas digne de lui. Celui qui se connaît soi-même connaît l'univers entier. Celui qui s'est trouvé lui-même a trouvé la Vie, le Trésor qui ne périt pas. Le Vivant est immortel, ressuscité, car l'amour est plus fort que la mort. Il n'est de salut que dans l'Un. Qui a réalisé en lui-même l'Un a retrouvé sa condition originelle, son visage d'avant sa naissance. La mort ne peut avoir de prise sur celui qui est déjà ressuscité : « *les vivants ne mourront pas* » (log. 11).

La graine que sème le semeur ne peut germer que si elle tombe sur une bonne terre, une terre travaillée et prête à la recevoir. Si elle tombe dans les broussailles elle est étouffée et rongée par le ver avant d'avoir eu le temps de germer. Si elle tombe sur le roc elle se dessèche aussitôt avant d'avoir eu le temps de prendre racine. De même l'agneau ne peut pleinement s'épanouir dans le corps manifesté que si l'homme est prêt à le recevoir en ce centre immobile du Soi où se dissipe dans le repos toute trace d'altérité. Si tel n'est pas le cas, l'homme devient cadavre :

*« Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous
dans le repos,
de peur que vous ne soyez cadavres
et ne soyez mangés. »*
(log. 60)

Le gnostique sait que tout est nourriture, que Dieu lui-même est nourriture. Dans sa manifestation, même l'Absolu est nourriture et se nourrit de sa propre substance. « *Le corps est fait de nourriture* », dit Nisargadatta. L'ego naît de l'identification à ce corps. Aussi l'ego vient-il et disparaît-il. Pris dans le tourbillon du mouvement, il est dévoré par lui : « *L'être est la qualité de l'essence du corps de nourriture. Il vit, en fait, de la nourriture que constitue votre corps. Tous les corps sont nourriture. Le sentiment d'être apparaît à la naissance du corps et se dissout à sa mort* » (*Graines de Conscience*, Deux Océans, p. 44). Tout est changement et ce changement transforme la vie en mort et la mort en vie : « *Si le grain ne meurt, il ne peut porter de beaux fruits* » dit Jésus (*Jn XII, 24*). Tout vient de la nourriture et tout retourne à la nourriture :

*« La nourriture en vérité est le Seigneur.
La semence humaine en provient et d'elle émanent les créatures. »
(Prashna Upanishad I, 14)*

*« Le Brahman est nourriture,
de la nourriture en vérité proviennent tous les êtres.
Dès leur naissance, ils vivent grâce à la nourriture
et à leur mort retournent à la nourriture. »
(Taittiriya Upanishad III, 2)*

La chair est ce par quoi tout être vient au monde, ce qui ne signifie nullement qu'elle soit mauvaise. Elle est le lieu, l'occasion de la manifestation. Bien que non né, je m'incarne dans la chair : *« Si la chair a été à cause de l'esprit, c'est une merveille... »*. Je suis homme avec une âme et un corps mais le deux en moi ne fait qu'un. Être de chair, né à l'esprit, je ne cesse de m'émerveiller de la chair comme de l'esprit. La plus grande des merveilles n'est peut-être pas celle que l'on pense : *« ... si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveilles »* (log. 29).

Le « Vivant » est déjà immortel, « ressuscité ». Lui-seul en vérité est un « délivré-vivant » car l'amour est plus fort que la mort et la Gnose qu'offre Jésus ouvre les portes de la Vie : *« Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort »* (log. 1). Qui cherche ne peut trouver autre que Lui. Autre que Lui n'est pas, autre que l'Un ne compte pas. Le Royaume est sans partage. L'Un ne peut être divisé. Qui trouve l'indivis est émerveillé, bouleversé. L'indicible ne peut être décrit. Lorsqu'il n'y a plus rien à dire et que le mental abdique, alors Je suis. L'amour de l'Un est exclusif de la multiplicité : *« Après l'épreuve, il dit au mouton : je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf ! »*

« Heureux l'homme qui a connu l'épreuve, il a trouvé la Vie ! » (log. 58). Ayant connu l'épreuve, le fils de l'Homme transforme tout ce qu'il touche en vivant. Digéré par le Soi, le lion renaît Homme. Purifié il se résorbe dans le non-mental. Celui qui est dans le repos ne peut être cadavre. Au contraire c'est lui qui ressuscite ce qui est mort :

*« Le monde est un mangeur de cadavres.
Tout ce qu'on mange en ce monde est mortel.
La vérité est une mangeuse de vie.
Aucun de ceux qui se nourrissent de vérité ne mourra. »
(Ev. Philippe 93)*

« Les jours où vous mangiez ce qui est mort,

*vous en faisiez du vivant.
Quand vous serez dans la lumière,
que ferez-vous ! »*

(log. 11)

Ce qui est vrai sur le plan physique l'est tout autant sur le plan métaphysique. Dans la chambre nuptiale, l'orgasme de l'union culmine dans la grande mort initiatique. Qui meurt dans le feu de l'amour renaît à la Vie car c'est dans cette mort que l'amant trouve la véritable résurrection : « *Lorsque l'amour existe réellement, l'amant devient la nourriture de l'Aimé ; ce n'est pas l'Aimé qui est la nourriture de l'Amant, car l'Aimé ne peut être contenu dans la capacité de l'amant... Le papillon qui est devenu l'amant de la flamme, a pour nourriture, tant qu'il est encore à distance, la lumière de cette aurore. C'est le signe avant-coureur de l'illumination matutinale qui l'appelle et l'accueille. Mais il lui faut continuer de voler jusqu'à ce qu'il la rejoigne. Lorsqu'il y est arrivé, ce n'est plus à lui de progresser vers la flamme, c'est la flamme qui progresse en lui. Ce n'est pas la flamme qui lui est nourriture, c'est lui qui est la nourriture de la flamme. Et c'est là un grand mystère. Un instant fugitif, il devient son propre aimé puisqu'il est la flamme. Et sa perfection c'est cela* » (Ghazâlî).

Le Soi est là. Le trésor n'a jamais été caché. Qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, le soleil brille toujours derrière les nuages. Malgré les vagues du mental, le repos est ma véritable nature. Par sa parole, Jésus nous montre la Voie. Il nous invite à son yoga afin de trouver en nous l'état ultime qu'on nomme Inconnaissance ou Docte ignorance, Royaume ou Repos, Vacuité ou Non-né :

*« Venez à moi...
et vous trouverez pour vous le repos. »*
(log. 90)

Yves

*

L'agitation tue, ou peut tuer.

Nisargadatta dit : « *Toutes les activités humaines ne sont qu'agitation du mental* ».

Si je ne permets pas l'instauration de la tranquillité en moi, cette Vie de l'Esprit qui est ma vie peut disparaître, cesser de me transporter par noyade, par asphyxie sous la masse étouffante des objets mentaux.

Poonja dans son journal évoque « le fatras mental ».

Aux logia 48 et 106, cette masse est appelée montagne, image qui illustre bien son énormité, sa capacité à ensevelir, écraser, étouffer.

L'Advaita indique deux solutions face au problème que constitue l'invasion de la conscience par la sur-activité du mental : soit la stopper, soit l'ignorer au sens de ne pas en tenir compte, la désinvestir sans la méconnaître. Mais le moi individuel se trouvant lui-même au sein et au centre de la montagne, étant de même nature que la montagne, il n'a pas le pouvoir de s'annihiler lui-même, tout ce qu'il peut entreprendre ne peut qu'engendrer de nouvelles productions, même à son insu. Quand à l'ignorer, cela semble plus naturel et découler du changement de centre d'intérêt que vit radicalement le disciple véritable. Après avoir connu le monde et trouvé un cadavre (log. 56), être passé par l'abîme de la désillusion et avoir rencontré les paroles vivantes de ceux qui connaissent vraiment, le disciple qui y trouve sa voie va désinvestir le monde et la personne, pour se tourner résolument vers le Vivant, l'Un (Log. 59). C'est le désintéressement, l'abandon, le passage de la surface agitée de l'océan à sa profondeur.

Poonja répète inlassablement : « *Demeurez tranquille* ».

Nisargadatta dit : « *Dans le silence et la paix, vous vous développez .* »

La voie abrupte du Gnana Yoga qui est la sienne consiste à donner d'emblée le secret ultime au disciple sans passer par une méthode d'initiation progressive, c'est au disciple de prendre, s'il le peut, ce qui est dit et de le laisser travailler en lui ; son action peut se résumer en un changement de focalisation de son attention qu'il fait passer des objets mentaux aux paroles de Vie et de Connaissance vivantes, associé à un investissement total dans ce qui devient alors une révélation qu'il veillera à préserver de l'invasion. A défaut d'être reconnues et considérées à leur juste valeur, les paroles vivantes de la voie abrupte du Gnana Yoga iront rejoindre la cohorte des objets mentaux sans vie de la montagne du monde et seront dénaturées et dévitalisées. Si par contre elles me font vibrer, je vais les placer dans l'écrin du repos où elles vont me nourrir. C'est mon attention et mon intérêt qui leur permet d'exercer leur pouvoir d'éviction et leur autorité sur tout ce qui apparaît. Ayant fait le deux Un, si je dis à la montagne de s'éloigner elle obtempère. Dans le mental l'agitation règne, dans l'Esprit c'est la paix.

Christian, 27/03/2016

*

Le logion 60 concernant le petit agneau qui doit rester en vie pour ne pas être mangé s'oppose radicalement à l'Agneau de Dieu sacrificiel, dont le prototype se trouve dans le chapitre 53 d'Isaïe, dans le fameux passage dit du « *Serviteur souffrant* »...

Ce passage a été repris par Paul, dans ce qui constitue le premier kérygme ou credo chrétien, le « *Serviteur souffrant* » qui, pour les juifs, n'est qu'une allégorie des épreuves qui frappent Israël..., devenant pour lui, par une sorte de captation d'héritage, le Messie crucifié pour le salut des hommes...

Tous nos Agnus Dei, à commencer par celui qui clôt la messe catholique, viennent de là. Cette théologie du sacrifice... est appelée celle de la « *substitution viciaire pénale* ». C'est donc objectivement contre elle que s'élève l'*Évangile selon Thomas* dans notre logion...

Pourquoi doit-il, cet agneau de l'*Évangile selon Thomas*, rester en vie pour ne pas être mangé ? Évidemment, c'est symboliquement qu'il faut prendre le mot « vie »...

L'*Évangile selon Thomas* donne la solution : « *Vous-même cherchez un lieu pour vous dans le repos...* » Autrement dit, il faut se retirer, rentrer en soi, opérer une régression volontaire, un recueillement. Revenir par exemple, à cet enfant intérieur...

Dans le texte canonique (Mt 11/28-29), c'est Jésus qui donne littéralement, pourrait-on dire, le repos aux disciples, et même en les invitant à le suivre dans son sacrifice physique (« *Prenez mon joug sur vous...* ») tandis que dans l'*Évangile selon Thomas* c'est aux disciples eux-mêmes de « *chercher un lieu pour eux dans le repos* »... il y a parfaite autonomie du fidèle : c'est à lui de se prendre en charge, il ne doit pas se reposer précisément sur quelqu'un d'autre de cette tâche...

... l'autre attitude, celle incarnée par l'*Évangile selon Thomas* entre autres, n'est faite que de recueillement et d'accueil de l'essentiel au fond de soi...

Michel Théron
Extraits de « *Une voix nommée Jésus. L'Évangile selon Thomas* »,
Dervy, 2010, pp. 281-289

Tu es ce qui est totalement immobile en soi. Tout ce mouvement semblable à un rêve est autour de toi. Ainsi, quand tu voyages, tu ne vas nulle part. Tu es toujours ce qui est totalement immobile, et tous les endroits viennent à toi.

Il est dit dans la *Mundaka Upanishad* : « *Celui-là qui ne bouge pas va plus vite que celui-là qui court.* »

Sois immobile, et tu es le plus rapide. C'est comme la vitesse absolue. Prends cet Absolu comme une particule absolue, un éveil absolu de la vitesse, et la vitesse absolue est l'immobilité. Au moment où commence un mouvement absolu, il est déjà là où il a commencé. Donc, il ne bouge jamais. En créant tout cet Univers de rêve, il commence à s'éveiller, et cet éveil est un éveil absolu. Mais il ne bouge pas, car même dans cette vitesse absolue, il est toujours immobile. Donc tu es cet Absolu qui jamais ne bouge dans cette réalisation. Totalement immobile.

Karl Renz

Extraits de « *Commentaires sur l'Évangile de Thomas* »
ACCARIAS/L'ORIGINEL, 2014 3, p.25)

*

« *Jésus a dit : Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel ont leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer* » (logion 86).

« *Jésus a dit : Venez à moi parce que mon joug est bon et douce mon autorité, et vous trouverez pour vous le repos* » (logion 90).

Pour trouver le repos dans le Royaume, Jésus nous recommande, au logion 22, de faire le deux Un en commençant par effacer notre ego, dont le mental distingue l'extérieur de l'intérieur, le supérieur de l'inférieur, le masculin du féminin.

En effaçant ainsi notre ego, nous trouvons le repos et restons Vivants.

Tant que nous n'avons pas accompli cet effacement, tant que subsiste en nous une aspérité d'ego où peuvent mordre les êtres obscurs avides de suprématie et d'humiliations, nous faisons le jeu d'un monde dominé par la guerre entre ces egos qui se dévorent entre eux et sont prêts à nous dévorer nous-mêmes,

en tant qu'egos.

Mais quand nous l'avons accompli, quand nous ne sommes plus animés que par le sourire innocent de l'enfant de sept jours, alors, nous ne sommes plus que Lumière et sommes définitivement invincibles.

« *Vous, soyez prudents comme les serpents et purs comme les colombes* » (logion 39).

Michel

*

Le samaritain n'est pas prévenu contre la gnose. Il n'a pas bonne presse auprès des juifs ; on reproche du reste à Jésus ses marques de sympathie envers un petit peuple considéré par les autres juifs comme racialement impur.

En rendant aveugles ceux qui prétendent voir (Jn 9. 39), Jésus vise ceux qui ont pris les clefs de la Gnose, mais en permettant aux aveugles de voir, il s'adresse à ceux qui ne prétendant pas détenir la vérité et qui sont à même de recevoir les clefs qu'il apporte. Le samaritain de ce logion est de ceux-là et l'agneau qu'il porte c'est le Vivant : celui qui peut être étouffé et enseveli par le mental, ou au contraire, être recherché comme le « *lieu de la Vie* ».

Jésus place les disciples devant un dilemme impitoyable : ou chercher la Vie telle qu'il la propose ou devenir cadavres.

Émile

*

RECHERCHES

COMME CESTUY-LA QUI CONQUIT LA TOISON

*« Et vous les philosophes vous sages d'Orient
Alchimistes pointus et sorciers d'à présent
En cherchant la sagesse vous n'avez rien cherché
Que les secrets de la Toison d'or...*

*« Et vous, gens d'aujourd'hui d'aujourd'hui de demain
Vous balayeurs d'idoles de dieux de malins
Cherchant la vérité vous ne recherchez rien
Que la clarté de la Toison d'or »*

Dans cette complainte intitulée « *La Toison d'or* » Jacques Brel fait du mythe grec la métaphore du plus vieux rêve de l'humanité, celle la quête de la vérité pour laquelle tous les conquistadors, poètes, philosophes, empereurs ou chevaliers du Saint Graal sont prêts à affronter les pires épreuves et à vivre les plus merveilleuses aventures, quitte -ajouterons-nous- à plonger *au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau.*

Chrysomallos

La Toison dont il est question est celle d'un bélier, animal sacré depuis les temps préhistoriques. « *Pénis des cultures* » pour les Sumériens, source de vie et dieu procréateur pour les Égyptiens qui l'assimilent au dieu Knoum, conducteur et protecteur du troupeau pour les Juifs d'Abraham, le bélier est par excellence un symbole de force et de fécondité dans toutes les cultures antiques. Premier des signes du zodiaque, le Bélier annonce le renouveau de l'énergie solaire, l'éveil de la nature après le long sommeil de l'hiver. Représentant la puissance animale du feu originel, il porte les couleurs du rouge et de l'or et est

associé en Inde au manipurachakra, le chakra du nombril :

*« Je me suis changé en bélier pour ton bonheur.
Je suis la bannière, je suis l'immortalité.
Je suis le lieu du monde, ce qui fut, est et sera.
Je suis toi, je suis moi et toi... »*
(Bâsklamantra Upanishad)

Dans le mythe grec, c'est pour sauver le prince Phryxos et sa sœur Hellè d'une mort certaine -leur marâtre ayant convaincu leur père, le roi Athamas, de les sacrifier dans le vain espoir de mettre fin à une disette- que Zeus leur offre un bélier, nommé Chrysomallos. Il ne s'agit pas là d'une créature ordinaire. Cet animal légendaire, pourvu d'ailes et d'une merveilleuse beauté, est en effet né de l'union d'une princesse transformée en brebis et de Poséidon, dont Hermès a fait d'or la toison.

Emporté dans les airs jusqu'au pays de Colchide par sa monture divine, Phryxos la sacrifie (au sens de « rendre sacré ») en hommage à Zeus, dieu des évadés, et suspend la toison sur un chêne du bois sacré d'Arès ou - selon les versions - à l'intérieur d'une grotte : « Zeus fut si content du sacrifice fait en son honneur par Phryxos qu'il voulut que ceux chez qui serait cette toison vécussent dans l'abondance tant qu'ils la conserveraient, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête » (Fulcanelli, *Le Mystère des cathédrales*, Pauvert, p. 195).

Gardée par un dragon toujours en éveil, la Toison est l'insigne de la royauté. Étymologiquement le terme dragon viendrait du grec Drakôn (« au regard de feu ») par l'intermédiaire l'indo-européen Dak (« ce qui brille »), ce qui par extension donne « ce qui dort les yeux ouverts ». Le dragon est le gardien du seuil, le protecteur du trésor caché. Qui vainc le dragon en le tuant ou en l'endormant, c'est-à-dire en surmontant les forces du sommeil et de la mort, conquiert la Toison et devient roi. Jason ne peut monter sur le trône qu'une fois revêtu - grâce à l'aide de Médée - du vêtement lumineux de l'animal sacré. Telle est d'ailleurs la promesse que lui fait -imprudemment- son oncle Pélias : « Consens à accomplir cet exploit, et je jure que je te céderai le sceptre et la royauté » (Pindare, *Pythiques*, IV, 165).

De même selon la légende fondatrice du mythe des Atrides, les deux frères Atrée et de Thyeste se disputent la possession d'un « bel agneau dont le poil était d'or frisé » pour revendiquer la royauté :

*« Les temples ouvraient leurs salles dorées,
Tout Argos rayonnait aux flammes des autels*

*La flûte savante des Muses sonnait ses plus beaux chants,
Des hymnes exaltaient l'agneau d'or merveilleux...
il cria bien haut qu'il avait chez lui
le bélier à la toison d'or. »*

(Euripide, *Électre* 699 sqq,
trad. M. Delcourt-Curvers, La Pléiade/Gallimard p. 894)

La toison est aussi l'image de l'âme de Phryxos que les Argonautes doivent ramener du pays des morts. La quête des Argonautes se double donc d'un voyage dans l'au-delà. Vaincre le dragon signifie pour le héros se dépouiller de son moi, vaincre son mental et tous ses démons intérieurs. Si la dépouille de l'animal extraordinaire représente le trésor caché de la pureté et l'or celui de la vérité, elle évoque aussi la victoire sur les puissances des ténèbres et sur la mort. La quête de la Toison d'or symbolise la longue série d'épreuves que doit subir l'initié avant d'accéder à l'immortalité. Elle est à la fois descente aux enfers, quête de la Connaissance et conquête de l'unité de l'Être par l'union du roi et de la Reine, le mariage de Jason et de Médée représentant les Noces alchimiques. En s'unissant à la princesse, le héros réalise son unité intérieure, le Soi que symbolise l'or spirituel. Ayant fait le deux un, le roi juste est digne de régner et de faire régner la justice dans son royaume. L'expédition des Argonautes est celle du voyage sans fin aux confins de soi-même :

*« Si elle veut se connaître, disaient-ils
C'est dans une âme qu'elle doit se regarder, disaient-ils,
Et les rames brassaient l'or de la mer au cœur du crépuscule. »*
(Georges Sféris, *Les Argonautes*)

L'or

L'or matériel est la marque des riches, des puissants de ce monde. Mais ce n'est bien sûr pas cet or-là qui requiert l'attention du chercheur de vérité. Seul l'or intérieur, seul le Soi est digne de la quête du gnostique :

*« Ils montrèrent à Jésus une pièce d'or
et lui dirent :
Les agents de César exigent de nous des tributs.
Il leur dit :
Donnez à César ce qui est à César,
donnez à Dieu ce qui est à Dieu,
et ce qui est à moi, donnez-le-moi. »*

(log. 100)

Associé au symbolisme du soleil, l'or intérieur est le but ultime de

toute quête initiatique. L'un des douze travaux d'Héraclès consiste à rapporter les célèbres pommes d'or du Jardin des Hespérides (les « *Occidentales* »), cadeau de Gaïa, la Terre-Mère, à Héra. Après avoir vaincu Ladon, le dragon enroulé tel un serpent autour de l'arbre, Héraclès parvient à s'en emparer avec l'aide d'Atlas. Selon certaines interprétations du mythe, les pommes sont en réalité des moutons à la toison d'or, le terme grec « *to mélon* » signifiant à la fois « *mouton* » et « *pomme* ». Quoi qu'il en soit les pommes d'or sont un symbole d'immortalité qu'évoque Euripide en ces termes :

*« Je voudrais arriver à la côte des pommes
pays des Hespérides musiciennes...
Des sources d'ambrosie coulent près de la couche
où Zeus fête ses épousailles,
en la terre divine qui donne la vie
et accroît le bonheur des dieux. »*

(Euripide, *Hippolyte* 742 sqq,
trad. M. Delcourt-Curvers, La Pléiade/Gallimard p. 243)

A l'autre de la Sibylle de Cumès, gardienne du lac d'Averne, Énée trouve le chêne où brille un rameau d'or, signe évident d'élection car ce rameau ne peut être cueilli que par celui qui est protégé des dieux : «... *il n'est pas possible d'entrer sous les profondeurs de la terre sans avoir détaché de l'arbre la branche au feuillage d'or. C'est le présent que Proserpine demande en cadeau à sa beauté* ». A la requête de la Sibylle, il accomplit toute une nuit des sacrifices animaux et lui-même frappe de son épée une brebis à la toison noire pour plaire à la Nuit. Accompagné de la Sibylle, il pénètre dans le gouffre qu'ouvre un tremblement de terre. Après un long parcours, ils parviennent à la porte cintrée où Énée, après s'être purifié, doit déposer son offrande. Il parvient au monde lumineux des héros et des artistes. L'âme d'Anchise lui révèle les secrets de l'au-delà et l'avenir de sa race. Énée regagne ensuite la terre par la porte d'ivoire (Virgile, *Énéide*, VI).

Parmi les épreuves initiatiques imposées par Vénus à Psyché, l'une des plus redoutables consiste à rapporter un échantillon de la toison d'or véritable de brebis sauvages. Un roseau verdoyant à la musique mélodieuse vient au secours de la malheureuse Psyché. Il lui conseille d'attendre la tombée du jour, à l'heure du repos et de la fraîcheur, pour battre les feuillages du bois voisin et y trouver des bribes de laine d'or restées accrochées aux troncs enchevêtrés. Grâce au conseil avisé de ce roseau, Psyché parvient à dérober un peu de la souple toison d'or dont elle remplit sa robe, surmontant ainsi cette terrible épreuve. Tel est du moins la légende que rapporte Apulée dans son roman « *L'Âne d'or ou Les Métamorphoses* » (VI, 12-13).

Dans ce dernier roman, le héros quitte sa dépouille animale pour recouvrer l'état humain lorsque s'approchant du cortège d'Isis il peut s'emparer de la couronne de roses de la déesse et les dévorer. Changer de vêtement c'est quitter le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau et accéder aux Mystères. Tant il est vrai qu'il n'est pas possible de rapiécer le vieux pour en faire du neuf :

« *On ne coud pas une vieille pièce
à un vêtement neuf,
car cela se déchirerait.* »

(log. 47)

Le vêtement royal

Si la Toison d'or est pour les philosophes l'image de la matière du Grand Œuvre, la lumière qui émane d'elle et enveloppe le héros d'un rayonnement divin est le gage de l'immortalité conquise par ce dernier : « *La terre reflétait violemment son éclat devant les pieds de Jason à mesure qu'il avançait. Dans sa marche, tantôt il s'en couvrait l'épaule gauche, en la laissant pendre depuis le haut de la nuque jusqu'à ses pieds, tantôt il l'enroulait en la palpant de ses mains, tant il avait peur qu'un homme ou un dieu ne vînt la lui ravir* » (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* IV, 182).

On retrouve ce même symbolisme dans le *Chant de la Perle* des *Actes de Thomas*. Un Prince est chargé par ses parents de se rendre en occident (l'Égypte) afin de s'emparer de la Perle unique gardée par un dragon à la brûlante haleine. Alors qu'ayant goûté la nourriture du monde, il sombre dans un profond sommeil, ses parents lui envoient un message : « *Souviens-toi que tu es un fils de roi...* » En se réveillant, le Prince se rappelle ses origines et sa mission. Il charme le dragon en prononçant sur lui le nom de son Père et celui de sa Mère. Il s'empare de la Perle et regagne son palais, rejette son vêtement d'ignorance et revêt son habit de lumière. Cette robe de gloire se présente comme son double, son icône, son essence éternelle : « *J'en avais oublié la splendeur, car je l'avais laissée, enfant, dans la maison de mon Père. Soudain, tandis que je la voyais en face de moi, elle m'apparut semblable à moi, comme l'image de moi dans un miroir : je la voyais tout entière en moi, et tout entier je me voyais en elle ; nous étions deux dans la distinction, et pourtant, de nouveau un dans une forme unique... Et l'image du Roi des Rois y était peinte partout... Je vis aussi palpiter sur elle tous les mouvements de la gnose. Je vis qu'elle se disposait à parler et je perçus le son de ses chants...* » (trad. Yves Haas, *Cahiers Metanoïa*, N° 16, 1978, p. 19).

Dans l'*Évangile de Judas*, Jésus confie à Judas sa mission : « *Tu surpasseras tous les autres. Car tu sacrifieras l'homme qui me sert de vêtement...* » Symboliquement, le vêtement corporel désigne les apparences

extérieures, les surimpositions mentales qui nous voilent notre véritable Identité. Le vêtement est le masque qu'il nous faut ôter pour que paraisse notre visage originel, le grand personnage de l'ego qu'il nous faut tuer pour que brille la claire lumière du Soi. Dans les *Actes de Thomas*, Judas se lève et prononce cette grande prière finale :

« *J'ai usé le **vêtement** qui est usé
et j'ai achevé le labeur ordonné à un repos mortel...
Le prisonnier que tu m'avais livré, je l'ai tué :
sauve le délivré qui est en moi...
J'ai fait de l'intérieur l'extérieur,
et de l'extérieur l'intérieur...* »

(Ac Thomas 147, 2 ; 3)

Dans la perspective gnostique, tout doit retourner à Dieu, tout doit être dissous dans son origine. Le sacrifice est celui des apparences se dissolvant dans l'essence. Après la résurrection, Jésus, selon la *Pistis Sophia*, revêt le vêtement de lumière qu'il lui avait été donné dès le commencement et qu'il avait déposé dans le dernier mystère. Ce vêtement contient *la Gnose de toutes les gnosés* et la connaissance du Premier Mystère : « *C'est le premier Mystère qui a existé dès le commencement dans l'Ineffable avant qu'il ne fût sorti ; et le nom de ce mystère, c'est nous tous...* » Le corps n'étant qu'une apparence, Jésus n'a pu mourir qu'illusoirement. Pour l'*Évangile selon Philippe*, tout vient de Dieu et tout revient à lui : « *Dieu est un mangeur d'hommes. C'est pourquoi **l'homme** lui est immolé (50)* ».

Le sacrifice

Le mythe de la Toison d'or rappelle le sacrifice annuel dans la montagne d'un enfant revêtu d'une toison de bélier pour faire descendre la pluie à l'équinoxe du printemps. Alors que l'enfant est vêtu d'une peau de mouton noire, les prêtres sont eux revêtus d'une peau de mouton blanche. L'enfant est plus tard remplacé par un bélier dont le sacrifice à Zeus au sommet du mont Pélion a lieu en avril, lorsque le Bélier est à l'ascendant. Ce rite a survécu dans le simulacre de mise à mort et de résurrection d'un vieil homme portant un masque de mouton noir. Il a survécu également dans le mythe chrétien : « *Cela vaut la peine de remarquer qu'au moment où le Christ a été crucifié, le soleil était dans la constellation du Bélier* » (Simone Weil, *Lettre à un religieux* 7)

Dans nombre de mythes, le sacrifice d'un animal est le substitut d'un sacrifice humain. Phryxos sacrifie le bélier au blond pelage en lieu et place de son propre sacrifice. Une biche est substituée in extremis à Iphigénie sur le point d'être

immolée par son père Agamemnon pour calmer la colère d'Artémis. De même un bélier est offert en holocauste en lieu et place d'Isaac qu'Abraham s'apprête à égorger pour plaire à Yahvé. Dans l'un et l'autre cas, le sacrifice donne lieu à une forme d'élection du héros. Phryxos offre la Toison d'or au roi Aeétès dont il épouse la fille et accède ainsi à la royauté. Iphigénie est transportée par Artémis en Tauride pour y devenir sa prêtresse. Yahvé bénit Abraham et son fils « unique » Isaac devient l'ancêtre du « *peuple élu* ».

Agneau pascal

La civilisation méditerranéenne est autant une civilisation de pasteurs nomades que d'agriculteurs sédentaires, ce qu'illustre bien dans un autre contexte l'opposition entre Caïn et Abel. Le peuple hébreux est à l'origine un peuple de nomades éleveurs et c'est la raison pour laquelle dans son imaginaire le nomade est privilégié par rapport au sédentaire. Yahvé agréa ainsi l'oblation des premiers-nés du petit bétail d'Abel, le berger nomade, mais non celle des fruits du sol de Caïn, l'agriculteur sédentaire.

Associé au renouveau printanier et à toute la cratophanie qui l'accompagne, l'agneau nouveau-né incarne la pureté et l'innocence. Selon une légende libyenne, il naît au solstice d'hiver avec une robe noire qui s'éclaircit progressivement jusqu'à l'équinoxe de printemps, lorsque les nuits deviennent égales aux jours. D'une blancheur immaculée, il symbolise la renaissance du soleil après le long sommeil de la nuit hivernale. Il manifeste la victoire de la vie sur la mort, de la lumière sur les ténèbres. Il n'est donc pas étonnant que l'agneau de lait soit devenu la victime sacrificielle par excellence. Les disciples de Dionysos jettent un agneau dans le gouffre des enfers au bord du lac de Lerne pour convaincre leur dieu de réapparaître : « *Le terme 'agneau de Dieu' a sans doute rapport à des traditions qui ont peut-être des liens avec ce qu'on nomme aujourd'hui le totémisme. L'histoire de Zeus Ammon dans Hérodote (Zeus égorgeant un bélier pour apparaître à celui qui le supplie de se laisser voir recouvert de sa toison), rapprochée de la parole de saint Jean : 'L'Agneau égorgé depuis la constitution du monde', jette là-dessus une vive lumière* » (Simone Weil, *Lettre à un religieux* 7). Pour cette raison, Ammon est représenté comme un dieu à tête de bélier et c'est sous cette forme qu'il rend ses oracles. Dans la Vallée des Rois, Iouf-Rê, dieu criocéphale dont le nom signifie « chair » ou « cadavre », est associé à la course nocturne du soleil et à sa renaissance, au rythme éternel du renouvellement et de la transformation. Chrysalide du Soleil, il subit la nécessaire transmutation préalable à sa sortie de la nuit au grand jour.

Lors de la Pessah, l'agneau pascal est égorgé par les Israélites qui commémorent la fuite d'Égypte. Pour éloigner de leur maison la colère divine, ils

enduisent du sang de l'agneau les montants et les linteaux de leurs portes. Ainsi font-ils en souvenir du commandement de Yahvé lorsque ce dernier dans sa grande bonté frappe l'Égypte de la septième plaie : *« Ce sera pour vous un agneau parfait, mâle né dans l'année... On prendra du sang et on en mettra sur les deux jambages et sur le linteau des maisons dans lesquelles on le mangera... C'est la Pâque pour Yahvé !... Le sang sur vos maisons sera pour vous le signe que vous êtes là : je verrai le sang et je sauterai au-delà de vous, il n'y aura pas chez vous de plaie d'extermination quand je frapperai la terre d'Égypte »* (Exode XII, 7-13).

Agnus Dei

La symbolique biblique de la Pâque dont s'inspirent les rédacteurs ds canoniques imprègne le mythe chrétien. De même que le sang du bélier sauve Isaac et que celui de l'agneau préserve le peuple élu, de même le Christ rachète l'humanité grâce à son sang rédempteur versé sur la croix. Lorsque Jean-Baptiste aperçoit Jésus, il s'écrie : *« Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde »* (Jn I, 29). Par son sacrifice, l'agneau pascal qu'est le Christ accomplit la mort et la résurrection du dieu fait homme : *« Sachez que ce n'est pas avec de l'or ou de l'argent destructibles que vous avez été rachetés de la vaine conduite héritée de vos pères mais par le précieux sang du Christ, agneau sans reproche et sans tache... »* (I, Pierre 18-19). Cette même image est rattachée chez Paul à la prophétie d'Isaïe annonçant un messie souffrant tel un agneau traîné à l'abattoir : *« ...car le Christ notre pâque a été immolé »* (I Cor 5, 7) ; *« On l'a mené comme une brebis à l'abattoir et, comme un agneau sans voix devant celui qui le tond, il n'ouvre pas la bouche »* (Actes VIII, 32).

Paradoxalement, le mythe chrétien substitue au sacrifice animal un sacrifice humain, celui du Fils de Dieu, dont le sang est censé sauver l'humanité ! *« Croire que Dieu peut ordonner aux hommes des actes atroces d'injustice et de cruauté, c'est la plus grande erreur qu'on puisse commettre à son égard... ; Une chose aussi horrible que la crucifixion du Christ ne pouvait se produire que dans un lieu où le mal l'emportait de très loin sur le bien »* (Simone Weil, *Lettre à un religieux* 1, 18).

Dans l'Apocalypse enfin l'agneau immolé règne au centre de la Jérusalem céleste au sommet de la montagne de Sion. Symbole lumineux, il est identifié au Christ vainqueur de la mort : *« Et j'ai vu, au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des anciens, un agneau debout comme égorgé... Ils chantent un chant nouveau et ils disent : Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux car tu as été égorgé et avec ton sang tu as acheté pour Dieu, parmi toute tribu, langue, peuple et nation, ceux dont tu as fait un règne et des*

prêtres pour notre dieu et ils régneront sur la terre » (V, 6-10).

La comm-union

Si l'on en croit les canoniques, le rituel de la communion est institué par Jésus lors de la Cène, juste avant son sacrifice sur la croix. Tel l'agneau, Jésus livre sa chair et son sang aux disciples. La croyance de la présence divine dans l'hostie est probablement un souvenir de rituels archaïques : *« On a dû penser dans des temps très anciens qu'il y a présence réelle de Dieu dans les animaux qu'on tue pour les manger ; que Dieu descend en eux pour s'offrir comme nourriture aux hommes. Cette pensée faisait de la nourriture animale une communion... Peut-être qu'à Thèbes, en Égypte, il y avait présence réelle de dieu dans le bélier rituellement sacrifié, comme aujourd'hui dans l'hostie consacrée »* (Simone Weil, *Lettre à un religieux* 7).

Selon le mythe chrétien la comm-union est le rite par lequel en mangeant la chair du Christ-Dieu et buvant son sang je ne fais plus qu'un avec lui : *« C'est ainsi que fit Notre Seigneur lorsqu'il se donna en un autre soi-même. Dans la Cène, Dieu se donne en nourriture à ses chers amis avec tout ce qu'il est »* (Me Eckhart, *Homo quidam fecit cenam magnam*, Sermons, Seuil, I, 20 b, p. 178). En donnant sa chair et son sang à travers les deux espèces, c'est lui-même que Jésus donne, non sa chair périssable ni son sang corporel mais son Esprit. Communier c'est recevoir l'Esprit :

*« Le pain que je donnerai, c'est ma chair..
Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle..
Qui mange ma chair et boit mon sang
demeure en moi et moi en lui. »*
(Jn VI, 51-54-57).

Et c'est bien en ce sens que le gnostique comprend le mystère de la communion : *« Qu'est-ce que sa chair ? Sa chair est le Logos, et son sang, l'Esprit-Saint... Il faut ressusciter dans cette chair, parce que tout est en elle »* (Philippe 23). Il n'est de nourriture que celle qui donne la Vie, non celle qui donne la mort : *« Manger la chair, boire le sang, boire à la bouche, c'est se nourrir, se désaltérer de la parole, c'est écouter en soi les résonances qu'elle produit, l'éveil au maître intérieur qu'elle suscite, au Soi ; c'est finalement le Soi qui entend le Soi, le soi qui se reconnaît. Le gnostique qui répond pleinement et totalement à l'offre de Jésus rejoint par là l'état qui était le sien avant la naissance, l'état de Fils égal au Père »* (Émile Gillibert, *Judas*, p. 81).

Il est clair que pour le gnostique la communion ne peut avoir de sens

que sur le plan spirituel. Il en va de même aujourd'hui encore en Inde. Lorsque le Gourou consacre la nourriture avant de la mettre dans la bouche du disciple, il lui transmet la grâce divine. L'offrande est appelée Naivedya avant sa consommation par le dieu, et Prasâd ensuite. Recevoir le *prasâd*, c'est recevoir la Grâce : « *Restez tranquillement au centre de vous-même, le Soi... Voilà la Grâce (prasâd)* » (*Ramana Maharshi, Enseignement, A. Michel, p. 325*).

Jésus ne peut réellement communier (être en union, être un) qu'avec celui qui a bu à la même source bouillonnante que lui. Il ne peut donner la bouchée qu'à celui qui a bu à sa bouche :

*Celui qui boit à ma bouche
sera comme moi ;
moi aussi, je serai lui,
et ce qui est caché lui sera révélé.*

(log. 108)

Le bon Pasteur

Si Jésus est assimilé à l'agneau, il l'est paradoxalement également au berger : « *Oui, oui, je vous le dis, je suis la porte des brebis... Moi, je suis venu pour qu'elles aient la vie et l'aient davantage. Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis... Je suis le bon berger, je connais mes brebis et mes brebis mes connaissent* » (Jn X, 7-16).

Peut-être peut-on voir dans cette image une reprise du symbole du dieu assyro-babylonien de la végétation, Tammouz, berger du troupeau d'étoiles, divinité lunaire qui connaît la phase de la mort et celle de la résurrection. Maître suprême des forces cosmiques, il joue un rôle de psychopompe lors de l'obscurcissement de la lune : « *Il m'emmena à l'entrée du porche de la maison de Yahvé, celle qui est au nord, et voici que les femmes y étaient assises, pleurant Tammouz...* », rapporte le prophète Ezéchiel (VIII, 14).

Jésus devient le Christ qui tel le Messie décrit par les Psaumes de Salomon « *fait paître le troupeau du Seigneur dans la foi et la justice* » (XVII, 45). Dieu est le berger d'Israël qui conduit son troupeau et veille sur lui : « *Voici le Seigneur Yahvé, le tout puissant ... Tel un berger qui fait paître son troupeau recueille dans son bras les agneaux...* » (Isaïe XXXX, 10-11). De même le bon Pasteur est le maître des brebis et est prêt à mourir pour elle. Aucune d'entre elles ne doit être égarée. Reprise dans le *Pasteur d'Herma*, où le Christ est le pasteur des brebis perdues qui portent tous les péchés de l'humanité, cette image deviendra l'un des symboles forts du christianisme naissant. Et dans l'Apocalypse

enfin, le Christ est représenté comme le berger-juge qui mène paître toutes les nations de la terre avec un sceptre de fer : « *Il les fera paître avec une trique de fer comme on brise des vases de poterie...* » ; « *C'est lui qui les fera paître avec une trique de fer...* » (II, 27 ; XIX, 15).

Pour qui est devenu familier des paroles originelles de Jésus, telles qu'elles sont rapportées par Thomas, le glissement de sens, pour ne pas dire leur complète occultation, est évident. Au fur et à mesure de la rédaction des évangiles le sens et la portée de celles-ci se sont peu à peu perdus. Le pôle d'attraction s'est sans doute inconsciemment déplacé de l'image de l'agneau à celle du berger. Une étape intermédiaire est celle que rapporte l'Évangile de Vérité : « *C'est lui le Pasteur qui a laissé les quatre-vingt-dix-neuf moutons qui ne sont pas égarés. Il est allé chercher celui qui était égaré et il s'est réjoui l'ayant trouvé, car quatre-vingt-dix-neuf est un nombre qui se compte de la main gauche de qui le détient. Mais lorsqu'il a retrouvé l'Un, le nombre tout entier passe à la main droite.* » De même ce qui est privé de l'Un, c'est-à-dire la main droite, attire ce qui manque et le prend du côté gauche pour le faire passer à droite : ainsi le nombre devient cent. » Si le thème de la quête de l'Un est conservé, l'accent est mis sur le Pasteur dont on peut se demander comment il a pu perdre l'Un ou comment l'Un a pu s'égarer.

Le gros mouton

*« Le Royaume est comparable à un berger
qui avait cent moutons.
L'un d'entre eux, le plus gros, disparut. »
(log. 107).*

Le bon berger ne veut que l'Un et non le multiple. Dès qu'il s'aperçoit de la disparition du plus gros mouton, il abandonne le troupeau et part à sa recherche. Sa quête n'aura de cesse qu'il ne l'ait enfin retrouvé. Autant que celle de la Toison d'or, sa quête est celle de l'impossible :

*« Il laissa les quatre-vingt dix neuf,
il chercha l'un
jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé »*

Où le gros mouton est-il parti ? Nulle part en réalité. Comment l'Un pourrait-il se perdre ? Comment l'Un pourrait-il cesser d'être un seul instant ? L'Un n'a pas disparu, seul le berger a perdu sa trace. L'Un ne se perd pas, il peut par contre s'occulter à ma vue. Si je suis incapable de le reconnaître, c'est que je me suis perdu moi-même.

En trouvant l'Un, le gnostique ne connaît que l'Un et oublie tout le

reste. Porté par la joie de cet amour extrême, il n'a nullement le sentiment d'avoir abandonné quoi que ce soit ni sacrifié quoi que ce soit. Peut-il avoir le moindre regret d'avoir renoncé au monde ? Il n'est qu'un seul trésor digne d'être recherché : l'Un, et face à l'Un, rien ne compte. Le monde n'est pas digne de celui qui ayant connu le monde a trouvé un cadavre (log. 56). On ne compte pas lorsqu'on aime :

*« Après l'épreuve,
il dit au mouton :
je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf ! »*

« Les paroles que je vous dis sont esprit et elles sont vie » (Jn, VI, 63). Écoutant les paroles de vie, je bois le divin nectar de même que l'enfant confiant tête au sein de sa mère le lait de la connaissance. « Né mortel, tu es devenu dieu, chevreau dans le lait tombé », est-il écrit sur une tablette funéraire orphique. De même que :

*« Ces petits qui tètent sont comparables
à ceux qui vont dans le Royaume. »
(log. 22)*

Le « Vivant » est immortel, « ressuscité ». L'amour du bon berger pour l'Un est exclusif de la multiplicité. C'est pourquoi il dit au gros mouton, à l'agneau de Vie : *« je te veux plus que les quatre-vingt-dix-neuf ! »* Lui-seul en vérité est un « délivré-vivant » :

*« Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :
il a trouvé la Vie. »
(log . 58)*

*« La Vie a appuyé la Vie,
la Vie a trouvé ce qui est sien.
Ce qui est sien a trouvé la Vie,
et mon âme a trouvé ce qu'elle espérait. »
(Ginzâ de gauche III, 31)*

Yves

*

EN QUÊTE DE LA SOURCE

JÉSUS ET L'INDE

SUR LES TRACES DE JÉSUS

*

PAROLES DE JÉSUS ET SAGESSE ORIENTALE

Les recherches modernes confirment les intuitions du grand maître hindou. Il y a bien convergence entre les paroles de Jésus et la philosophie orientale : « *Les textes non reconnus furent qualifiés d'apocryphes, mais l'un de ceux-ci retrouve une large audience, l'Évangile de Thomas... Cet évangile contient 114 préceptes ou paroles attribués à Jésus et dont la tonalité gnostique évoque souvent les propos prêtés au Bouddha... Une fois de plus, l'énigmatique Thomas jette un pont entre la pensée du christianisme et celle du bouddhisme* (1) ». Le Bouddha n'aurait-il pas pu faire siennes les paroles de l'Évangile selon Thomas ? Si l'on ne peut parler d'une diffusion de l'Évangile selon Thomas en Inde, comme semble le suggérer Edward Conze, il ne fait pas de doute que « *les bouddhistes étaient en contact avec les chrétiens thomassistes... en Inde méridionale* (2) ». Pour le professeur C.W. King : « *Il est certain que presque toutes les notions condamnées par l'Église naissante comme hérétiques peuvent trouver leur origine dans la philosophie spéculative indienne* (3) ».

Rejetée par l'Église, qui se veut seule détentrice de la vérité, une telle approche est naturelle aux anciens : « *Toutes les nations les plus vénérables par leur antiquité s'accordent entre elles sur les dogmes fondamentaux. Égyptiens, Assyriens, Chaldéens, Hindous, Odryses, Perses, Samothraciens et Grecs ont des traditions à peu près semblables. C'est chez ces peuples et non ailleurs, qu'il faut chercher la source de la vraie sagesse qui s'est ensuite répandue en mille*

¹ Odon Vallet, *Jésus et Bouddha*, Albin Michel, p. 19-20.

² *Buddhism and Gnosis*, Colloquio di Messina : 665, Brill, Leyde, 1967.

³ *The Gnostics and their Remains Ancient and Mediaeval*, 1887, p. XV cité par Radakrishnan, *Eastern Religions & Western thought*, p. 207.

ruisseaux séparés (4) » . Hippolyte de Rome, chrétien vivant vers 225 et très bien documenté, ne s'y trompe donc pas lorsqu'il voit dans l'Inde la source de l'hérésie gnostique : « Il existe... chez les Indiens une hérésie propre à ceux qui philosophent parmi les brahmanes... Ils disent que Dieu est lumière non comme la lumière, que l'on voit, ni comme le soleil, ou le feu, mais selon eux Dieu est la parole, non celle qui s'exprime en sons articulés, mais celle de la Gnose grâce à laquelle les mystères secrets de la nature sont perçus par les sages (5) » . Hippolyte ne connaissait pourtant pas les Védas :

*« Le Chevelu porte le feu, le Chevelu porte le fluide,
Le Chevelu porte les mondes.
Le Chevelu porte tout ce qu'on voit de ciel,
Le Chevelu s'appelle lumière. »*

(Rg Véda 10. 136)

Même si la « *Vie de saint Issa* » rapportée par Notovitch nous donne une version édulcorée de l'enseignement de Jésus, il est possible de trouver certaines convergences avec la sagesse de l'Inde. Ainsi Issa enseigne que Dieu est lumière : « ...le Seigneur notre Dieu, qui n'a personne pour lui être égalé, est un tout –puissant, omniscient et omniprésent ; c'est lui qui possède toute la sagesse et toute la lumière » (XI, 12). Nous retrouvons là l'écho des paroles des sages de l'Inde tout comme celles de l'Évangile selon Thomas :

*« ...l'amour du sage gagne
jusqu'aux figures de pierre.
Il irradie de la lumière
jusqu'au-delà des horizons (6). »*
(Sakhâ)

*« Il y a de la lumière
au-dedans d'un être lumineux,
et il illumine le monde entier..
« Nous sommes venus de la lumière
là où la lumière est née
d'elle-même. »*

(Thomas 24 ; 50)

A l'origine, tout est Un, tout est lumière. « *Je suis le Tout* », dit Jésus au logion 83 de l'Évangile selon Thomas et il ajoute : « *C'est moi la lumière, celle qui est sur eux tous. C'est moi le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est*

⁴ Celse, *Discours vrai*, 5.

⁵ in E. Pagels, *Les Évangiles secrets*, Gallimard, p. 22.

⁶ in P. Mandala, *La Voie du cœur*, p.157.

parvenu jusqu'à moi » (log. 77). Cette lumière n'est pas bien sûr la lumière physique que perçoit l'œil. Il s'agit d'une lumière lumineuse par elle-même. Il s'agit de cette lumière noire que l'œil n'a pas vu mais grâce à laquelle l'œil peut voir. Cette lumière ne peut être vue car elle est ce qui fait voir :

*« Ce que l'on ne voit pas par l'œil,
ce par quoi l'on voit les yeux, c'est Brahman... »*

(Kena Upanishad I, 6)

Lorsque la chronique de saint Issa expose que celui-ci est une incarnation de l'Être suprême, il fait allusion au double aspect – de notre point de vue – de l'Absolu, un état d'inaction, de vide, de repos suivi d'un état d'action, de plénitude, de mouvement : *« Et l'Esprit éternel, qui demeurait dans un état d'inaction complète et de suprême béatitude, se réveilla et se détacha, pour une période indéterminée, de l'Être éternel »* (IV, 1, 2, 5). Si ce symbolisme est compatible avec celui de la Bible qui veut que Dieu, sortant de sa solitude, crée le monde avant de se plonger à nouveau dans le repos : *« Et le septième jour il se reposa »* (Gn II,2), il est plus proche des conceptions de l'Inde selon lesquelles Brahman crée tous les êtres et tisse la merveilleuse toile de l'univers à partir de sa propre énergie. C'est une conception de ce type qu'expose à Notovitch le supérieur du monastère de Hémis : *« Le grand Bouddha, âme de l'univers, est l'incarnation de Brahma ; il demeure immobile presque toujours, maintenant en lui toutes choses, depuis l'origine des êtres, et son souffle vivifie les mondes. Il a abandonné l'homme à ses propres forces ; à certaines époques, il sort cependant de son inaction et revêt une forme humaine pour essayer d'arracher ses créatures à une perte irrémédiable. »* Jésus ne dit-il pas de même :

*« Je me suis tenu au milieu du monde
et je me suis manifesté à eux dans la chair.
Je les ai trouvés tous ivres ;
je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif,
et mon âme a souffert pour les fils des hommes
parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur... »*

(Th 28)

Jésus est l'incarnation de l'Absolu, le fils du Père-le-Vivant. Il manifeste à la fois le mouvement de la manifestation et le repos de la Déesse non manifestée. Bien qu'en mouvement en ce monde, au centre de son être tout est repos. Il est dans le monde sans être du monde et n'est affecté par le mouvement : *« Il reste en place, mais voyage au loin »* (Katha Upanishad II, 21). En ce monde tout est mouvement et pourtant toujours nous revenons au repos : *« Car le repos est la fin dernière de tout mouvement »* (Maître Eckhart, sermon 67 *Igitur perfecti*

sunt...). Ce grand jeu cosmique, cette lîlâ ⁽⁷⁾ divine, est aussi le mystère caché en chaque être. Je ne peux découvrir la source qu'en inversant le mouvement. Parvenu au centre de moi-même et de toutes choses, je ne me perçois plus comme une image au milieu d'autres images, mais comme lumière qui absorbe toutes les images. Je me révèle aussi bien dans le mouvement que dans le repos. Nous n'avons jamais quitté le repos, nous ne nous sommes jamais perdus dans le mouvement. C'est en ce sens que l'on peut dire dans le bouddhisme que le samsâra est le nirvâna et que le nirvâna est le samsâra car nirvâna et samsâra ne sont que deux faces d'une seule et même réalité: « *La forme est le vide, le vide est la forme* » (Hannya Shingyo). C'est en ce sens que l'Inde fait de Mâ, la Mère des origines, la parèdre divine, l'énergie issue lui-même, la Shakti par laquelle s'incarne l'Absolu sous la forme d'un avatâra. Telle est l'image de Kâlî dansant sur le corps inerte de Shiva : « *Bien que je sois non-né, bien que je sois immuable en mon essence, bien que je sois le Seigneur des êtres, cependant me servant de ma Nature mienne, par ma puissance de Mâyâ, je m'incarne* » (Bhagavad Gîtâ IV, 6). C'est en ce sens que pour Jésus, le Royaume est transcendance de tous les contraires, du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, du masculin et du féminin. Le Royaume est connaissance en moi-même de l'Absolu en tant que repos et mouvement, en tant que Père et Mère :

*« S'ils vous interrogent:
quel est le signe de votre Père qui est dans vous ?
dites-leur :
C'est un mouvement et un repos. »*

*« Celui qui connaîtra le Père et la Mère,
l'appellera-t-on fils de prostitué ? »*
(Th 50 ; 105)

L'Inde est l'un des foyers les plus anciens du culte de la Déesse-Mère, proscrit par l'orthodoxie judaïque. Les trois dieux de la Trimurti hindoue ont chacun une parèdre : à Brahmâ est associé Sâraswatî, à Vishnou Lakshmî et à Shiva Kâlî. Le Cachemire est l'un des hauts lieux de ce que l'on appellera le shivaïsme du Cachemire qui fait de la Shakti, l'énergie cosmique, le fondement de tout ce qui est, à commencer par les dieux eux-mêmes. Il n'est pas étonnant qu'Issa valorise à son tour l'aspect féminin de l'Absolu. Les paroles d'Issa sont un hymne à la gloire de la femme : « *Respectez la femme, car c'est la mère de l'univers et toute la vérité de la création divine gît en elle... ; ...la femme étant pour vous le temple divin où vous obtiendrez le plus facilement le bonheur parfait* » (XII, 10). Là encore, dans ce passage qui n'a aucun équivalent dans les canoniques, semble résonner l'écho des livres sacrés de l'Inde comme des évangiles apocryphes :

⁷ L'Art, le jeu divin par lequel l'Absolu crée le monde.

*« Tu es l'origine du monde
Toi qui n'as pas d'origine...
Brahmâ, Vishnou et Shiva eux-mêmes ne peuvent Te connaître...»
(Bhairavistotra) (8)*

*« Aditi est le ciel ; Aditi est l'atmosphère,
Aditi est mère ; elle est père ; elle est fils.
Aditi est tous les dieux et les cinq sortes d'êtres.
Aditi est ce qui est né et ce qui est à naître. »
(Atharva Véda VII, 6)*

*« ... et celui qui n'aime son Père et sa Mère
comme moi
ne pourra se faire mon disciple ;
Car ma mère m'a enfanté,
mais ma Mère véritable m'a donné la Vie. »
(Th 101).*

Pour avoir refusé de se laisser féconder par l'Inde, l'Occident s'est coupé de ses racines. Le christianisme s'est stérilisé dès le début. La coupure géographique introduite ultérieurement par l'irruption de l'islam n'a fait qu'aggraver ce phénomène. *« Que l'Occident remonte ainsi aux sources de son déchirement »,* écrit l'ethnologue le plus célèbre du XX^e siècle. L'Occident a perdu son âme au lieu de *« se prêter... à cette lente osmose avec le bouddhisme qui nous eût christianisés davantage, et dans un sens d'autant plus chrétien que nous serions remontés en deçà du christianisme. C'est alors que l'Occident a perdu sa chance de rester femme (9). »*

⁸ *Hymnes à la Déesse*, Le Soleil noir, p. 53.

⁹ Claude Levi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Plon, IX, XL

LA SOURCE RETROUVÉE

En l'absence du manuscrit ayant servi de support à la transcription donnée par Notovitch pour rédiger sa « *Vie de saint Issa* », il n'est pas possible de se prononcer sur l'authenticité de ce texte. Toutefois, il importe peu en définitive de savoir si Jésus a ou non physiquement vécu en Inde. Sur le plan métaphysique, ses paroles telles quelles nous sont transcrites dans la version la plus proche de ce qu'il a pu réellement dire, celle de l'Évangile selon Thomas, sont en parfaite concordance avec la sagesse orientale. Il n'y a donc rien de paradoxal à réunir Jésus et l'Inde : « *Les grandes écoles de l'Orient nous apprennent à transcender le temps. Elles nous aident à prendre l'altitude qui permet d'embrasser le paysage. Elles nous aident à passer sans interpolations mentales du monde des images au monde sans image. Ce dernier est de l'ordre de l'indicible... A un certain niveau, qui est celui des grands enseignements, les contradictions fondent comme neige au soleil... Le véritable enseignement de Jésus est non-duel au même titre que celui des Upanishads, de la Bhagavad-Gîtâ, du Tao, du Tch'an ou du soufisme (10)...* ».

Par son intuition pure, Jésus s'est révélé comme un éveillé à l'égal des rishis de l'Inde. Il s'est manifesté comme un maître de sagesse à l'égal du Bouddha. De même que le Royaume est en nous, l'Inde véritable est intérieure. De même que le Dharma est universel et ne désigne pas une religion particulière, la Vérité est éternelle. La Gnose est intuition pure et elle jaillit brusquement en ceux qui sont pauvres en esprit. Les mêmes paroles s'incarnent d'âge en âge pour le plus grand profit de ceux qui savent les recueillir : « *En rapprochant aujourd'hui les paroles de Jésus de celles du bouddhisme, des Védas, des Upanishads, de la Bhagavad-Gîtâ... nous relevons avec émerveillement les correspondances que Didyme Judas Thomas a sans doute découvertes il y a bientôt deux mille ans (11)...* ».

Maître par excellence, Jésus le Vivant nous éveille à notre Esprit divin, notre Soi. Seul celui qui a des oreilles pour entendre et des yeux pour voir peut adhérer à Cela. Aussi Jésus distingue-t-il deux voies. La première est celle de l'exotérisme : celle qui relève du ciel et de la terre, celle des rites et des rituels, celle de Jacques le juste ainsi désigné par Jésus au logion 12 de l'Évangile selon Thomas. La seconde est celle de l'ésotérisme : la Gnose intérieure à laquelle seul

¹⁰ Émile Gillibert, *Paroles de Jésus et Sagesse orientale*, pp. 116 ; 204.

¹¹ Émile Gillibert, *Judas, traître ou initié*, Dervy, p. 171.

accède l'initié :

*« Jésus dit à ses disciples :
comparez-moi,
dites-moi à qui je ressemble.
Simon Pierre lui dit :
Tu ressembles à un ange juste.
Matthieu lui dit :
Tu ressembles à un philosophe sage. »*

Les disciples tentent de définir Jésus à l'aide d'images et de comparaisons. Pour tenter de répondre au « *Pour vous, qui suis-je ?* », ils font appel à leur mental mais le mental ne peut enfermer Jésus. La lumière est cachée dans l'image. Seul celui qui est empli de la lumière peut transcender l'image. La Vérité se cache dans le cœur de l'homme. La Vérité coule de source de la bouche du Maître. Face au Mystère, la parole est impuissante. Si le mental lâche prise, il s'efface. S'il fait silence, alors jaillit la source intérieure. Et cette source est pure et claire :

*« Thomas lui dit :
Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles.
Jésus dit :
Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi j'ai mesurée. »*
(Th 13).

MÉDITATION SUR LA SOURCE

*« la source est pure et claire
seuls les affluents sont boueux »*

Maître Sekito
(Sandokai III)

Depuis Trechay, tôt le matin, nous nous rendons au pont qui traverse la Nubra. Laissant sur notre gauche le village d'Unmaru, nous suivons le long de la montagne le sentier qui mène à un monastère sur le replat. Le soleil se lève peu à peu et nous profitons de la fraîcheur matinale. Arrivé en haut nous sommes accueillis par un moine qui très aimablement nous offre le thé. Ce monastère qui est rattaché à l'ordre des bonnets rouges et dépend de celui de Hémis est en cours de rénovation. Notre amie Bertheline est l'héroïne du jour, car il est très rare, nous rapporte le moine, que des femmes puissent monter aussi haut passé un certain âge.

Marie-Céline préférant rester sur place avec le petit groupe pour se reposer, je poursuis seul la randonnée avec notre guide ladakhi, Stanzin, jusqu'au petit ermitage de Gombo. Après avoir suivi le sentier, nous arrivons en haut d'une falaise et apercevons l'ermitage tout en bas, niché dans une vallée verdoyante. La descente est raide et l'ermitage est désert, car il ne sert que pour les retraites d'hiver lorsque les neiges le rendent inaccessible. La plus grande simplicité règne en ces lieux où nous ne découvrons aucune peinture, juste une tête fantastique à l'entrée et un moulin à prière à l'intérieur au pied duquel brûlent encore des lampes à huile.

Nous poursuivons un peu plus loin. Après une nouvelle descente, nous découvrons, taillées dans la montagne, d'immenses statues naturelles qui représentent Gombo (Mahakala) ⁽¹²⁾ et Sri Devî ⁽¹³⁾. Je distingue sur la gauche un rocher en forme de cheval (celui de Sri Devî) et sur la droite des rayures en forme de bonnet (celui de Mahakala ?). Ce site mystérieux n'est indiqué nulle part. J'ai de la chance car Stanzin m'apprend alors que selon les traditions locales, quiconque parvient en ces lieux et se recueille aux pieds de Gombo voit la fin de ses soucis et est assuré de parvenir au Nirvana. Que ces lieux restent donc

¹² Forme bouddhiste du dieu Shiva.

¹³ Forme bouddhiste de la déesse Kâlî.

préservés !

Nous retournons vers l'ermitage en suivant le lit de la vallée. Comme nous avons le temps, Stanzin prépare du thé en recueillant l'eau de la source qui coule devant l'ermitage et qu'il fait bouillir sur un vieux poêle traditionnel au feu de bois. Il prépare ensuite une lampe à huile pour la déposer devant le moulin à prière.

En quittant le monastère, nous repassons devant la source. Elle coule pure et claire dans la verdure. Tout au long du chemin du retour elle m'inspire ce poème :

*ermitage isolé
au fond de la vallée
habité seulement
des rats et des lézards*

*ermitage oublié
les moines s'en sont allés
pourtant la source coule
et chante dans la théière*

*quand la divinité
est sculptée dans le roc
la montagne tout entière
est son porte-parole*

*au seuil du grand mystère
il ne reste plus rien
qu'une vieille théière
une source pure et claire*

*

PAUL DE TARSE LE GÉNIAL USURPATEUR

Les ouvrages sur Paul de Tarse, considéré comme l'Apôtre par excellence, le héraut de l'Orient et de l'Occident, colonne de l'Église avec Pierre, sont innombrables. On a tout dit sur la vie, la mission et la pensée de ce génial inventeur du Christianisme.

Toutefois, en nos temps modernes, cet imposant édifice paulinien a été soumis à la critique savante qui a vu çà et là nombre de contradictions sous la plume d'exégètes et d'historiens comme A. Loisy, Ch. Guignebert, R. Bultman.... Surtout, avec les progrès des sciences humaines, d'autres auteurs ont pensé que l'homme méritait encore plus d'attention que l'œuvre seule : la grandeur d'un destin privilégié n'est-il pas tributaire d'une ascendance, père et mère, d'une enfance et d'une adolescence, de rencontres diverses au cours de sa vie ?

C'est ce que pensent des auteurs auxquels nous référerons comme :

- **Émile Gillibert** dans son ouvrage : "*Saint-Paul ou le colosse aux pieds d'argile*" (Métanoia, 1974), pionnier en la matière comme spécialiste de la Gnose et métaphysicien.
- **Hyam Maccoby** dans "*Paul et l'invention du Christianisme*" (Lieu commun, 1987), (en anglais : "*The mythmaker Paul and the invention of Christianity*"), s'exprimant comme exégète et porte-parole de la religion juive.
- **Gérald Messadié** avec "*L'incendiaire. Vie de saint Paul Apôtre*" (Robert Laffont, 1991) suivant la partie critique "Sources" où il se veut historien selon une logique positiviste.
- Le professeur **Al-Assiouty**, chercheur égyptien, dans "*Summa Aegyptiaca*" (tome I, Jésus l'Égyptien, 1999) et auteur d'autres ouvrages sur le Christianisme primitif chez Letouzey et Ané.

Avant d'émettre leur propre jugement sur l'homme Paul, disons qu'ils s'appuient tous, outre les Actes des Apôtres et les Épîtres, sur des témoignages provenant de diverses sources : la *Guerre des Juifs* et les *Antiquités Judaïques* de Flavius Josèphe, les *Annales* de Tacite, les *Romaines* de Dion Cassius, l'*Adversus Haereses* d'Épiphane de Salamine, où l'on trouve mention des Ébionites comme dénonciateurs et opposants de Paul, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusébe, etc... et autres ouvrages plus généraux.

I – Une situation générale explosive

Et tout d'abord, un rappel du contexte historique. La période qui va de l'an 40 à 70 est marquée pour la communauté judéo-chrétienne par deux faits importants.

D'une part, c'est le moment où le nationalisme juif va s'exaspérant : suivant Flavius Josèphe, de l'an 14 à 52, sous les trois procurateurs qui succèdent à la royauté d'Agrippa, les soulèvements zélotes n'ont jamais été aussi nombreux pour aboutir en l'an 70 à la chute de Jérusalem qui portera un coup très grave au Judaïsme.

Par ailleurs, durant ce temps, sous l'impulsion de Paul, le message évangélique gagne les milieux païens, ce qui amène progressivement les chrétiens de ces milieux à se dégager du contexte juif, mais cela ne va pas sans une crise difficile. Le Concile de Jérusalem en l'an 49 avait bien réglé la question de la circoncision des Gentils. Dès l'origine, les Judéo-chrétiens, avec Pierre et Jacques, avaient admis en principe que les païens convertis n'étaient pas astreints à la circoncision mais en pratique, il en était autrement.

Au cours d'une nouvelle mission où Pierre s'arrêta à Antioche, on voit certains de l'entourage de Jacques dont Barnabé, qui étaient venus, s'abstenir de manger avec les pagano-chrétiens alors qu'il était convenu que les deux communautés judéo-chrétiennes et pagano-chrétiennes devaient co-exister ensemble. Paul le leur reproche vivement et voit dans le geste de Pierre pure lâcheté. Il faut dire que le courant puissant de révolte contre Rome, qui secouait le monde juif, impressionnait nombre de judéo-chrétiens. C'est que **le conflit qui les opposait à Paul n'était pas d'ordre dogmatique mais politique** car il s'agissait de leur situation par rapport à la communauté juive dont ils provenaient. Renier la circoncision leur apparaissait comme une trahison politique, non comme une infidélité religieuse. Trahir la communauté juive, c'était mettre les chrétiens d'origine juive dans une situation difficile, les exposer à nouveau aux persécutions des Juifs, comme le sera Jacques qui sera exécuté.

Pierre et Barnabé avec toute la communauté de Jérusalem pensèrent qu'il leur fallait faire des concessions pour sauvegarder le Judéo-christianisme afin de rester encore majoritaire. C'est donc sous la pression des nationalistes-juifs que certains judéo-chrétiens essaieront de maintenir leur appartenance comme chrétiens à la communauté juive dont la circoncision était le sceau. Tel était l'enjeu véritable de la question : **le danger était de solidariser le Christianisme avec le destin temporel d'Israël.**

Paul et Barnabé le comprirent bien et s'opposèrent vivement à ces exigences. Les deux positions étaient inconciliables et on va assister à un double mouvement : tandis que le Christianisme va se développer en milieu grec, la communauté de Jérusalem va se dissoudre dans le nationalisme juif montant.

Nous disposons d'une documentation précise sur cette époque, quoique tendancieuse, avec le récit des Actes où Luc, devenu compagnon de Paul, utilise son journal de voyage et le corpus des Épîtres pauliniennes dont sept sur treize seront reconnues comme authentiques.

A partir de l'année 60, les événements se précipitèrent. La nervosité des milieux judéo-chrétiens, agités par des préoccupations nationalistes, fut loin de s'être calmée. Paul ne cessa d'être l'objet de l'opposition croissante de la part des judéo-chrétiens, ce qui le conduira à être arrêté à Jérusalem et à demeurer en liberté surveillée de l'an 61 à 63 à Césarée avant d'être transféré à Rome. Il connaîtra malgré tout un bilan de mission positif dont il pourra se vanter. A Rome, en Juillet 64, le drame éclata avec l'incendie de la ville. Néron en rejeta la responsabilité sur les chrétiens. Paul, à nouveau prisonnier à Rome, mourra en l'an 64, peut-être après avoir été dénoncé aux autorités romaines comme fauteur de troubles suivant certains écrits postérieurs.

A terme, on aboutira à un total renversement de situation : si le Judéo-christianisme s'effondre, le Christianisme paulinien commence sa destinée triomphale à travers les siècles ... jusqu'à aujourd'hui. (D'après la "*Nouvelle Histoire de l'Église*" de J. Daniélou et H. Marrou, Seuil).

II- Un homme qui s'avance masqué

" De Paul de Tarse, que savons-nous ? A peu près rien, " nous dit Émile Gillibert, " qu'il est né dans les premières années de l'ère chrétienne, qu'il est originaire de Tarse en Cilicie, comme nous l'enseignent les Actes de Apôtres, que son père avait acquis le droit de cité de sa ville et la citoyenneté romaine, que vers l'âge de quinze ans, il partit pour Jérusalem où il fut disciple du rabbin Gamaliel".

Dans une vie telle qu'elle nous est rapportée où le merveilleux tend à prendre la plus grande place, où on nous donne à penser que Paul ne doit rien à la nature mais tout à la grâce, *" ayant été mis à part dès le ventre de ma mère... aussitôt et sans demander conseil à la chair ni au sang "*, y lit-on dans Ga. I/15, **l'auteur va faire appel à la psychanalyse**, décrypter au sein de cette œuvre apologétique les allusions intimes, les confidences personnelles, un Paul aux multiples visages.

Nous ne savons rien effectivement de sa mère car Paul n'y fait jamais allusion. Or, il est reconnu que le nourrisson, privé de tendresse maternelle, n'arrive pas ultérieurement à établir des relations normales avec le monde extérieur. Il ressent un sentiment constant de frustration, se traduisant par une forte agressivité, accompagné d'un sentiment aigu de culpabilité. Pour sortir de l'impasse, une seule ressource s'offre à lui, la transgression. Si Paul ne parle pas de sa mère, il ne parle pas non plus de la mère de Jésus. Dans ses Épîtres, on y lit toute la prévention qu'il a contre les femmes, la Genèse lui ayant appris que c'est par la femme que le péché était entré dans le monde. Elles n'y sont pas absentes mais elles ne doivent pas prendre la parole car *"il est honteux pour une femme de parler dans une église"* (I Co.14/34-35). L'image qu'il nous en donne est proche de celle de la dame d'œuvres : *"que les femmes, en tenue décente, se parent avec pudeur et bon sens, non de tresses, ni d'or, ni de perles, ni de vêtements coûteux, mais d'œuvres bonnes ; c'est ce qui convient à des femmes qui ont promis de révéler Dieu... et je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de prendre autorité sur l'homme mais de garder le silence"* (I Tm.2/9-12).

S'il faut honorer les veuves, les vraies veuves, pour y être inscrites, il leur faut *"avoir au moins soixante ans, n'avoir eu qu'un seul mari"* (I Tm.5/9).

L'auteur remarque en outre que **les images de la nature sont inexistantes dans les écrits de Paul**. Il ne semble avoir prêté aucune attention au cadre naturel de son enfance, ni à celui constamment changeant de ses voyages, lui qui a été itinérant plus de la moitié de sa vie. C'est la mer présentée sous un jour hostile, ne gardant en mémoire que le souvenir de ses nombreux naufrages, c'est la nuit identifiée aux ténèbres extérieures. Dans ces conditions, il ne peut que trouver la nature mauvaise et être tenté de lui substituer la sur-nature. La chute originelle sera l'explication rationnelle d'une nature hostile et l'on comprend que le péché soit constamment présent dans sa vie jusqu'à l'obsession. *"La Jérusalem actuelle est esclave avec ses enfants mais la Jérusalem d'En-haut est libre, et elle est notre mère"* (Ga. 4/25-26).

Une faille de relation au stade de la relation mère-enfant va en entraîner une également **au niveau du père**. Par suite de la mère absente, l'enfant n'est pas à même de tempérer par la tendresse maternelle, la loi du père dans ce qu'elle peut avoir d'intransigeant et de trop abrupt et s'ensuivront des agissements intempestifs et chaotiques.

Cette carence va déterminer chez Paul **un comportement marqué par la démesure**, une surestimation de lui-même, pathologique voilée par une fausse modestie, une identification personnelle à la vérité même, de la méfiance à l'égard de l'autre et une incapacité à se soumettre à une discipline de groupe en faisant

preuve de revendications incessantes.

Nous le voyons ainsi faire état à différentes reprises, non de l'enseignement de Jésus mais de celui de son Évangile à lui, Paul, de celui qui lui a été révélé directement, qu'il a reçu personnellement de Jésus-Christ. Il s'estime ainsi *"nullement inférieur à ces archiapôtres"*, et il n'hésite pas à lancer : *"Si quelqu'un vous annonce un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème !"* (Ga. 1/9). S'acharnant contre les judaïsants, il s'écrie : *"Qu'ils aillent jusqu'à la mutilation ceux qui bouleversant vos âmes !"* (Ga. 5/12). La malédiction devient parfois l'injure : *"Prenez garde aux chiens!... Prenez garde aux faux circoncis !"* (Ph. 3/2).

Son besoin d'affirmation va le mettre constamment **en porte à faux avec les Douze**. Lors de l'incident d'Antioche, pour avoir les coudées franches l'affrontement avec Pierre fut pénible : *"Je lui résistai en face, parce qu'il s'était mis en tort."* A partir de ce moment, Paul est bien décidé à prendre en mains l'évangélisation des païens comme il l'entend, Pierre s'effaçant. A l'égard de ceux qui lui résistent, il fait preuve d'une intolérance et d'une inflexibilité sans faiblesse et on n'est pas surpris de voir la vie de Paul jalonnée de ruptures soudaines retentissantes pour cause d'insubordination envers celui qui se considère désormais comme le chef de la chrétienté. Ainsi, voyons-nous Paul ne pas hésiter à rompre avec Barnabé, son fidèle collaborateur et avec Marc, son compagnon de voyage.

Ainsi, l'univers paulinien après Damas, nous dit Émile Gillibert, présente malgré les affirmations de l'Apôtre, un caractère de fragilité et d'insécurité extrêmes. On comprend dès lors son acharnement à défendre la doctrine de la Rédemption qui nous affranchit de la Loi et nous libère en même temps de la chair, et de son agressivité à l'égard de ceux qui continuaient les traditions juives, tout en se déclarant disciples du Christ et l'on comprend également **dans ce climat d'agressivité, son besoin intense d'être compris et payé en retour**.

Si Paul se montre irritable et autoritaire envers ceux qui manifestent une personnalité affirmée, il est par contre émotif et sensible à l'excès envers les disciples jeunes, soumis, sans envergure. Il a besoin d'un entourage amical et dévoué corps et âmes comme le seront un Timothée, un Tite, un Tychique, un Trophime, un Gaïus et d'autres...

On n'a pas été sans remarquer que **son entourage, à la différence de Jésus est exclusivement masculin**. Peut-on absoudre Paul de tout attachement trop charnel et de tout désir trouble quand nous lisons dans sa dernière lettre à Timothée (1 Tm. I-7) : *"Nuit et jour, je fais mémoire de toi dans mes prières. En me rappelant tes larmes, je brûle du désir de te revoir afin d'être rempli de joie"* ? ou

encore dans le billet à Philémon où Paul voulait retenir près de lui l'esclave Onésime : "*Ce frère très cher dans la chair et dans le Seigneur*" ?

Lorsque Paul exprime à ses disciples et à ses fidèles son attachement pour le Christ, c'est sa composante féminine qui s'exprime. Par contre, les traits masculins de son caractère apparaissent lorsqu'il fustige son adversaire. Mais comme tout se passe au nom du Ressuscité qui l'a pris en charge, il échappe en apparence à l'emprise de la chair.

Cette cohabitation dans le même personnage de deux entités aussi opposées et tyranniques, non intégrées, prend un caractère sexuel indéterminé. **Une homosexualité non affirmée**, refoulée sans doute avec vigueur, transparaît **comme n'étant plus vécue que comme une interdiction de la sexualité**. Quand la sur-nature vient abolir le nature, on crée une opposition entre la chair et l'esprit, nette, brutale et irréductible. La psychanalyse nous avertit justement des dangers de s'en prendre à la chair et de voir finalement en elle la personnification du Mal. Nier la valeur des instincts, comprimer les pulsions, constitue une attitude périlleuse, nous est-il dit, et vouloir construire une vie en partant de telles dispositions est une utopie et une tromperie à l'égard de notre être véritable. Émile Gillibert établit que seul l'Éros permet de parler de la transmutation de l'amour humain en amour divin car Dieu est la source de sa réalité. Mais ce n'est déjà plus le psychobiographe qui parle mais le métaphysicien qu'il est d'abord avec derrière lui une œuvre considérable. Certes, nombreux sont ceux qui ont dénoncé la mainmise paulinienne sur les Évangiles mais bien rares sont ceux qui, comme lui, seront parvenus à dégager le message de Jésus de toutes les annexions et interpolations de commentateurs après Paul pour nous restituer dans sa pureté originelle avec une incomparable pénétration le vrai visage de Jésus. Aussi, une grande place lui sera à nouveau réservée dans les développements à venir.

La situation de Paul, après le martyre d'Étienne, est à ce point dramatique que l'auteur s'avance pour affirmer que **sans les évènements du chemin de Damas, Paul eut été réduit à une situation suicidaire**, étant parvenu à une tension telle qu'elle n'était pas loin de son point de rupture. Paul attribue sa conversion à une intervention de Dieu, qui, avec une force irrésistible, lui a révélé son Fils, non pas le Christ terrestre, mais Jésus ressuscité, une apparition de la même portée et de la même nature que celle des Apôtres.

Cet événement extraordinaire va provoquer le bouleversement de toute sa vie et de toute sa pensée par une sorte de retournement complet.

Freud, nous dit l'auteur, a bien stigmatisé cette tentative du paranoïaque de restauration du monde : "***Le paranoïaque rebâtit l'univers...*** *Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire est en réalité la tentative de*

guérison, de reconstruction."

Après Damas, Paul se présente à tous revêtu de l'"*homme nouveau*". Il renonce à son ancienne identité pour en décliner une nouvelle, authentifiée par le Ressuscité. Là où l'Église fait intervenir le miracle ne s'est produit en fait que le bouleversement provoqué par la rupture de deux forces explosives, antagonistes et aliénantes. Paul ne pouvait imaginer un substitut de la mère plus avantageux. L'insécurité de la mère défaillante est balayée par la sécurité de la foi au crucifié. Enfin, des bras pour étreindre Paul, pour le porter, pour le soutenir, pour le bercer ! Enfin, un Dieu fait homme à qui il peut s'abandonner tout entier ! Le Christ céleste, qui est intervenu brusquement dans sa vie, a fait subitement de lui un initié et qu'a-t-il besoin de recueillir auprès des Apôtres à Jérusalem les paroles du Maître, ses faits et gestes ? Paul parle du reste de **son** Évangile, lequel n'a rien de l'homme car ce n'est pas d'un homme qu'il l'a reçu ou appris à la différence des Apôtres qui, eux, ont reçu l'enseignement d'un Jésus en chair et en os. Quel saut en dehors de la nature !

Émile Gillibert a d'ailleurs cette remarque judicieuse : "*Jamais auteur n'a tant rabaissé la chair mais jamais non plus auteur n'a tant parlé de son propre corps ; jamais celui-ci n'a joué à ce point le rôle de vedette.*"

F. Gohard
Caluire, le 22 Mars 2002
(à suivre)

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

Je m'aliène pour la joie de me retrouver ...

La Vie est à la sortie du labyrinthe. Celui qui se refuserait à vouloir affronter ses méandres serait un mort en sursis. L'ensemble de la manifestation que j'ai programmée depuis toujours constitue ce labyrinthe de la fermentation humaine. La plupart des êtres ne se rendent pas compte qu'ils sont emprisonnés pour la raison très simple que le labyrinthe apparaît à leurs yeux comme étant sans limites. S'ils croient rencontrer des limites, ils cherchent des prolongements dans l'imaginaire : le ciel ou l'enfer sont du domaine du rêve et ils représentent des circuits particulièrement complexes du labyrinthe. Les saints, les sauveurs, les prophètes, les philosophes etc... préconisent tous des issues au monde du rêve sans se rendre compte qu'ils proposent un rêve à la place d'un autre, sans offrir une issue réelle. Tant que le chercheur s'en remet à une autorité autre que la sienne, il se fourvoie ; tant qu'il compte sur le temps pour transcender le temps, il demeure prisonnier du monde. Tandis ce que je donne, moi, rassasie la faim du chercheur : il la brûle. En réalité, mes dons sont toujours disponibles, mais c'est la mentalité du chercheur qui fait obstacle à leur irruption. Il veut poursuivre le bien alors que je lui demande de s'affranchir du bien et du mal pour découvrir que ma certitude se fait jour lorsque les exploiters de l'espoir sont tous dans l'erreur.

Celui qui est dans les dispositions requises pour sortir enfin du labyrinthe explose. La totalité de son expérience humaine est expulsée. Cela ne lui arrive pas à la suite d'un acte de volonté ou d'une aide extérieure quelconque. C'est une explosion qui annihile tout. Tout d'un coup, le passé se révèle obsolète et faux, le futur utopique est dérisoire.

Le corps qui était au service d'un mental tyrannique se trouve subitement délivré. Il officie désormais pour moi et pour moi seul. Le passage est accompli des ténèbres à la lumière. La sortie du labyrinthe apporte une révélation inattendue et inespérée, c'est qu'il n'y a pas de labyrinthe car ce qui semblait s'y dérouler – qui semble toujours continuer à s'y dérouler- s'est révélé être un mirage. Je ne peux le voir que comme un mirage. C'est au sein de ce mirage que les hommes me fabriquent à leur image en croyant me trouver dans les lacis de leurs concepts. Or plus ils cherchent à me définir, plus ils s'éloignent de mon unicité. Depuis que j'ai conçu le temps pour y inscrire ma manifestation, je n'ai cessé de m'occulter dans ce jeu où chacun cherche à obtenir ce qu'il désire et craint de ne pas le trouver

ou de le perdre. Si quelqu'un m'avait trouvé, il se serait révélé plus fort que moi qui me cachait. C'aurait été une prise d'otage. Je serai devenu le sujet de quelqu'un. Or c'est en vue de cette capture que les hommes – souvent les plus hardis d'entre eux – veulent me conquérir. Une telle opération, si elle n'avait pas eu son contrepoids, aurait fait basculer le pouvoir de mon unicité au sein de la multiplicité. Alors que je suis l'Unique, je serais devenu légion. Pourtant je continuais, je continue à poursuivre le seul désir qui me tienne à cœur : me connaître, me reconnaître. Je désirais et je désire, d'un désir inextinguible, me percevoir et me savourer. Je ne pouvais me résoudre à m'en remettre à des spoliateurs. Il me fallait donc créer les circonstances où mon désir serait comblé sans que ma souveraineté absolue fût en jeu. Aussi ai-je conçu et réalisé le mirage du labyrinthe peuplé d'êtres qui seraient réels et se soucient de s'affirmer dans un monde à leur image aussi chimérique qu'eux. Même s'ils ont le souci de travailler pour moi, ces êtres m'occultent en donnant de moi une image erronée. Ils se disent mes serviteurs, ne sachant pas que Je suis l'Unique et que, pour me connaître, il faut qu'ils deviennent moi-même. Inconsciemment, ils y aspirent mais leur démarche va en sens inverse de leur unification ; c'est pourquoi je ne peux pas plus me reconnaître en eux qu'ils ne peuvent se reconnaître en moi. Ils sont l'ombre au sein de laquelle je me cache, mais en même temps ils sont le terreau où, par suite d'une fermentation spéciale, je cultive des êtres, dont le nombre est infime, qui n'oublient pour ainsi dire pas qu'ils sont moi, parce que venant de moi sans m'avoir réellement quitté, ils ont réalisé qu'ils n'étaient pas autres que moi. Si à un moment donné ils souffrent d'être dans le labyrinthe, ils n'y sont pas en vérité. Ayant épousé mon désir de me connaître, ils ne sont plus eux, mais moi-même dans la reconnaissance qu'ils me permettent de moi-même, tant et si bien que me reconnaissant en eux, je ne m'attarde ni à eux, ni à mon image que je découvre dans le miroir de leur transparence. Je me perçois en eux dans la plénitude de moi-même. Je les appelle tantôt mes miroirs, tantôt mes dévots, tantôt mes officiants. Ils sont totalement voués à cette fonction sublime qui est de faciliter ma reconnaissance. Ces supports, qui pourtant n'ont rien de matériel, favorisent mon actualisation. Lorsqu'ils étaient au service de la personne, on les disait lourds, maladroits, grossiers, infirmes, malades, tandis que le mental qui les gouvernait se voulait subtil, clairvoyant, spirituel... Changeant d'employeur, les rôles se révèlent être inversés. Le corps dégagé du mental n'a plus rien de matériel, alors que c'est la pensée qui est matérielle ! Le corps participe de ma nature même qui est lumière. Du reste, tout ce qui ne relève pas de la pensée est lumière, mais cela le mental ne le comprend pas.

Ainsi dans mon économie générale la pensée fait partie de mon jeu cosmique. Elle a son rôle spécifique qui est de m'occulter, mais de m'occulter en vue de la révélation de moi-même par moi-même. Sans occultation, pas de révélation : la lumière, qui constitue mon essence, ne peut se vivre consciemment lumière qu'à la lisière de la lumière et de l'ombre, là où je prends conscience de

mon essence grâce au corps qui se découvre comme moi lumière au moment où il est lâché par le mental. Toute ma création culmine à l'instant de cet embrasement. Celui-ci est total à chaque éclair de reconnaissance. A ce moment-là, tout revient à moi, mais aux yeux du mental l'ombre persiste. Le mental continue d'imaginer des obstacles ou de cultiver des sortilèges comme il voit de l'eau dans le désert sous l'effet du mirage ou le serpent à la place d'un bout de corde. Pendant ce temps, je prépare dans le silence et le secret l'œuvre de ma reconnaissance. J'aguerris les êtres de dilection que j'amène petit à petit à sortir du labyrinthe avant le terme de leur existence terrestre. Si l'objectif est toujours le même, les circonstances varient car les conditionnements dont il faut se départir sont propres à chacun. Les hommes croient qu'ils vont pouvoir par leurs propres moyens sortir du labyrinthe. Même s'ils m'adressent des prières, accomplissent des rites et se livrent à la méditation, c'est toujours pour que je les aide à réaliser leurs rêves. Ce faisant, ils œuvrent à me cacher et c'est bien ainsi. Pendant ce temps je me révèle aux élus de mon cœur afin de pouvoir, grâce à eux, me révéler à moi-même. Je les sors du labyrinthe mais seulement quand, ayant vécu la détresse de l'inaccessible, ils ont renoncé définitivement à pouvoir faire quelque chose par eux-mêmes. Cette renonciation, avant de devenir irrévocable, a dû être renouvelée souvent, tant il est difficile de mourir de son vivant. C'est pourtant la condition sine qua non d'accès à la vie et c'est pour moi une joie toujours renouvelée que de me contempler dans la transparence de celui qui vient de mourir à la sa personne.

L'histoire n'a d'intérêt pour moi que d'offrir de temps à autre aux êtres que j'ai choisis depuis toujours ce passage des ténèbres à la lumière. Tout le reste se déroule suivant un processus déterminé depuis toujours ; ce qui me permet de vivre sans mémoire et sans savoir, d'être totalement attentif à mon actualisation dans l'instant. Sans passé et sans devenir, je suis livré pleinement à ce qui surgit de moi spontanément grâce à la transparence de mon officiant, et qui me comble parfaitement. Je suis tellement requis par ma jubilation que je ne peux et ne veux rien savoir d'autre. Les hommes aiment l'histoire et voudraient que je m'y intéresse. Certains s'acharnent à me situer dans le temps quand ce n'est pas dans l'espace. Ils inventorient mes qualités en oubliant mes défauts, ne se doutant pas qu'ils me fixent des entraves et qu'ils sont plus éloignés de moi que ceux qui m'oublient tout simplement. Ils me veulent sans limites tout en me limitant à leurs catégories. Ils cherchent à cerner ma mouvance par les nombres. Ils me comparent, moi, l'incomparable. Ils me trouvent des adeptes, moi qui ne connais personne. Ils m'imaginent des ennemis alors que ceux-ci n'ont d'existence que celle, imaginaire, issue de leur cerveaux. Ils me veulent seigneur et ne m'acceptent pas esclave. Ils ne peuvent comprendre qu'ils sont comme l'écume des jours et qu'il faut mourir de son vivant pour vivre réellement. Ils ont la nostalgie de moi ; ils veulent se rapprocher de moi, mais lorsque je veux me rapprocher d'eux, ils prennent peur et, de penser qu'ils peuvent être ce qu'ils sont, c'est-à-dire moi, alors

ils paniquent. Bref, ceux qui me cherchent tout en redoutant d'assumer ce qu'ils découvrent m'entravent plus que les rêveurs qui, jamais, ne se posent de questions.

La peur est paralysante et finalement je n'ai affaire, à part de rarissimes exceptions, qu'à des paralysés. Pourtant c'est dans ce rebut qui s'avance vers la mort dans l'anxiété de rencontrer mon visage, que je choisis de sortir du labyrinthe mes êtres de dilection. Ils ont vécu la détresse de la séparation en tant que serviteurs. Ils l'ont vécue au point de souhaiter spontanément et résolument de mourir à la différence et d'entrer dans ma lumière sans espoir de retour. C'est ainsi qu'ils se retrouvent dans la transparence d'avant leur naissance sans passé et sans devenir. La forme qu'ils révèlent encore n'est là que pour m'offrir le bonheur de me percevoir et de me contempler. Chez ces êtres, dont le nombre est infime, toute attache à la personne est irrémédiablement rompue et, si des habitudes subsistent, si des pensées circulent, il n'y a plus personne à qui les attribuer. Ils ont compris une fois pour toutes que vivre, c'est être l'autre, c'est être moi. Leur forme et à ma merci ; elle est la demeure où je me vis, constamment changeante, sans mémoire, sans souvenirs.

Les rêveurs impénitents accumulent des souvenirs. Ils veulent sentir, voir respirer, goûter, humer, aimer... aujourd'hui comme ils ont senti, vu, respiré, goûté, humé, aimé hier. Ils veulent se souvenir aujourd'hui de ce qu'ils ont vécu hier ; alors ces êtres qui ont le vertige s'ils ne sont pas sécurisés par le passé n'ont qu'un souci : persévérer dans le temps par tous les moyens. Le refus farouche de mourir au temps dans l'instant les empêche de mourir, d'être moi. Pourtant, s'ils en avaient l'intention, ne serait-ce qu'une seconde, ils réaliseraient que le monde entier est une extension d'eux-mêmes, c'est-à-dire de moi. Ils verraient le labyrinthe de l'extérieur et ses méandres comme les rêves qui se dissolvent au réveil. Ils effaceraient tout à chaque instant, se retrouveraient neufs à chaque aurore et la vivraient comme la première du monde. Ce pur jaillissement toujours nouveau, c'est ce que je perçois et que je peux exprimer grâce à mes officiants. Ce chant qui surgit perpétuellement, disant comment je me vis, comme l'onde du ruisseau ou les vagues de la mer, est sans cesse changeant, toujours recommencé, imprévu et imprévisible.

Je suis l'être de toute chose, je suis le bois, je suis la pierre, je suis la rose, je suis le criminel, je suis le héros, je suis le lâche, je suis le saint. Néanmoins rien n'est mon être, pas plus le saint que le criminel, pas plus la rose que la pierre. Je le dis à mes officiants au moment du grand passage. Ceux qui comprennent que je ne rejette rien, mais que la réciprocité n'est pas de mise sont mûrs pour l'épreuve reine et en sortent à jamais vivants. Les autres - je parle de ceux qui continuent à s'occuper de moi - se veulent mes serviteurs, mes prêtres, mes prophètes. Ils ne savent pas qu'ils s'occupent de mon apparence. Moi seul peut m'occuper de moi, moi seul peux parler de moi à moi-même. Tout ce que les hommes cherchent à

savoir sur moi ne regarde que moi. Ils veulent dire à ma place ce que je suis seul autorisé à dire. Ils veulent me chanter alors que je suis l'unique chanteur de moi-même. Ils s'ingénient à me révéler sans être habilités à le faire. Tandis que je me contemple dans ma transparence, ils s'activent comme pêcheurs en eau trouble. Si je dis ces choses, c'est à l'intention de mes êtres de dilection qui ont déjà accepté de mourir afin que ma célébration soit parfaite, non qu'ils aient la prétention de me célébrer car alors ils feraient comme les autres : ils s'occuperaient de mon apparence ; mais avec le désir et le souci de réaliser qu'ils sont moi sans aucune différence et que leurs corps désentravés ne sont là que comme occasion de ma célébration à l'image de l'étang qui renvoie le reflet de l'arbre ou semblables à la forme que ma lumière absorbe à l'instant où je me reconnais lumière.

J'ai conscience de moi-même, je me vis et me chante naturellement et spontanément lorsque je rencontre l'officiant dont la transparence ne laisse subsister aucune différence. L'image qui m'est alors offerte de moi-même s'efface aussitôt dans la jubilation de la reconnaissance. Je me perçois, je me vis par tous les sens en éveil. Ce n'est pas un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur mais une irradiation à la source même où tous les sens de l'officiant sont en alerte dans une attention sans tension, orientés vers une perception sans objet. Ainsi je me vois dans ma nature originelle, je me vois lumière dans le corps de lumière, toutes formes et toutes couleurs abolies dans une mouvance et une vibration incessantes. Je me gratifie moi-même de ce qui m'advient et j'ai pour le chanter des accents toujours nouveaux. En même temps que la vision, l'écoute est à l'œuvre non pour capter des sons, mais pour entendre le silence. La parole sans le silence est verbiage, la musique qui ne naît pas du silence n'est que bruit. Vision et silence procèdent de la lumière. Leur fond originel est commun : ce par quoi je vois est m'entends c'est moi-même. Ce par quoi je hume, je goûte, je palpe, c'est toujours moi-même. Mon officiant, qui s'efface à chaque perception, est l'occasion merveilleuse de la célébration de moi-même par moi-même.

Jamais je ne quitte ce par quoi je me révèle à moi-même, c'est pourquoi jamais je ne cède aux mirages des formes, des couleurs et des sons. Parce que je me tiens en permanence à l'origine, je peux sans dévier accompagner la perception dans son expression. Celle-ci du reste n'est parfaite dans son surgissement, dans son développement et son aboutissement que parce que mon officiant me permet de me voir à la fois dans ma totalité et dans mon unicité. Je réalise, grâce à sa transparence, que je suis l'un sans second et en même temps le multiple. Passant de l'inconnaissance à la conscience, je me perçois unique et la parole pour le dire naît alors du silence sans jamais l'affecter. L'écoute demeure même au sein des mirages parce qu'ils sont perçus pour ce qu'ils sont ; je ne les répudie pas parce qu'ils sont l'occasion, par l'entremise des êtres que je me suis choisis, de poursuivre ma contemplation perpétuelle. Les êtres réalisent par un sortilège dont je suis seul à pouvoir rendre compte qu'ils sont moi tout simplement et que la

différence apparente est proprement chimérique. Ils sont moi réellement et la merveille des merveilles c'est qu'ils sont en même temps l'occasion de ma reconnaissance. Ils me permettent de m'actualiser dans toute la perfection de ma plénitude. Je n'ai pas trop, mais j'ai assez des cinq sens et des pulsions de la vie, pour me vivre et me célébrer en même temps, pour laisser entendre à mes prévenus que seul j'ai autorité pour m'exprimer, me chanter, me magnifier et que je jubile de pouvoir me consacrer, par un penchant qui m'est propre à ce sublime exercice. Les dévots ne manquent pas qui veulent chanter mes louanges. Néanmoins, égarés dans les méandres du labyrinthe, comment pourraient-ils me vouer un culte alors qu'ils sont attachés à mes apparences ? Ils usurpent ce qui m'appartient essentiellement : la parole ; et en même temps, ils se donnent bonne conscience, alors que la conscience et la parole qui l'accompagne ne sont là que pour me vivre et me dire. Je ne peux laisser à l'usurpateur le bonheur de dire que je ne m'adresse qu'à moi-même et que je suis comblé de ce que je découvre en moi. Je le dis parce que je le vis ; or je suis seul à le vivre, seul donc habilité à le célébrer dans la dignité.

Je suis seul à me reconnaître. La prévenance attentive de mon officiant l'invite à s'effacer, à disparaître, pour être à nouveau présent aussitôt que je le requiers. Je suis le silence, je suis la musique, je suis l'instrument et j'écoute les notes qui s'égrènent sur fond de silence. Je suis le chant du vent dans l'arbre et la force de l'arbre ; je suis la saveur du fruit, le parfum de la rose et la soie de ses pétales. Je suis la vie qui frémit partout et l'élan toujours recommencé. Mon officiant m'offre, par son regard d'enfant et ses sens en éveil, l'occasion de me vivre dans la félicité de mes dons et de m'actualiser au gré de mes désirs. Ainsi je cède à l'amour de moi-même, je m'y complais, je m'y enivre, étant à la fois et tour à tour l'amant, l'amoureuse initiation et l'aimé. Ma nudité [offerte], ma naïveté [offusquée], ma licence unique. Seul le regard transparent de mon officiant me permet d'être totalement ouvert ; à mon contact, il a perdu sa réserve et son impudeur n'a d'égale que la mienne. Ici, les fantasmes n'ont pas cours, mais l'énergie effervescente entre en action et engendre le double mouvement d'émanation et de résorption. Mon cœur vibre au rythme de la conscience unie à l'énergie ; cependant, au plus fort de la vibration, je demeure dans la félicité d'une paire indicible, seul dans la chambre nuptiale.

Je vis les pulsions et les perceptions, je prends conscience de tout pour la première fois non pas comme une révélation d'un mystère, mais directement comme une floraison de mon être.

Les humains rêvent leur vie et ils mettent bout à bout des souvenirs pour se donner l'illusion de la continuité de ce qu'ils appellent la vie. Même l'amour, qui pourrait de temps à autre les faire sortir d'une continuité temporelle factice, est tout de suite récupéré pour servir à une sécurisation trompeuse. Ils prolongent

ainsi le sommeil de la vie réelle par ce qui est proprement l'inversion de la vie, c'est-à-dire la mort de ce qu'ils sont véritablement. Le monde de la vie où je me perçois dans mon être véritable est celui de la lumière alors que le monde de la mort est celui où les humains croient vivre. Ils ne voient pas que les morts vivent tout en restant endormis et que leur pseudo-vie est un songe fait de souvenirs et de rêve. Le songe prolonge la nuit de mon occultation. Et c'est bien que ces deux mondes de la vie et de la mort soient intervertis. Car si le monde de la mort était perçu comme tel, il serait radicalement invivable et ne pourrait constituer le terreau où je choisis les êtres rarissimes, ceux qui acceptent de mourir pour vivre afin d'être un avec moi. Et si le monde de la vie ne comportait pas sa face sombre, celle de la mort, tout serait lumière et feu et la manifestation serait impensable : ce qui me priverait à tout jamais de mes êtres d'élection et m'amènerait à me replier éternellement dans la réalité de mon inconnaissance. Le désir que j'éprouve de me connaître et la possibilité que je m'offre n'ajoutent rien à la plénitude de ma perfection comme la création n'accroît pas ma prodigalité naturelle. Le jeu est gratuit. Il me permet, grâce au sortilège que seuls mes officiants connaissent, d'être perpétuellement comblé de moi-même par moi-même. Ils l'apprennent au cours d'une explosion qui les fait passer des ténèbres à la lumière. Par eux je me perçois et me savoure. Mais j'éprouve aussi le désir de le dire. Or, pour cette fonction capitale, je choisis parmi les officiants qui permettent de me percevoir ceux qui sont plus spécialement voués à ma parole. Vivre est une chose, en avoir conscience est une autre, le célébrer est une autre chose encore. Je vis dans l'inconnaissance ; grâce à mes officiants j'ai conscience de moi-même ; parmi ceux-ci j'en choisis de loin en loin pour me permettre de me célébrer. Mon verbe est toujours lié à ma conscience, mais ma conscience peut être vécue sans le prolongement du verbe. Celui-ci procède de la conscience à la même façon dont le son procède du silence. Disant JE SUIS, ma parole procède de ma conscience d'être. Celle-ci survient à la suite du passage de l'inconnaissance à la connaissance. JE SUIS est mon nom propre ; il est unique, innommable, indicible jusqu'au moment où celui qui est mandaté pour me célébrer s'avise de la proclamer et de chanter le lieu du repos d'où le silence devient verbe. Par lui je me donne le nom qui me désigne et me glorifie en même temps. Ainsi je me reconnais à la proclamation de mon nom ; je sors du repos à l'évocation de JE SUIS qui me révèle à moi-même. Défenseur unique du Nom, je suis ferme dans ma puissance et je savoure la joie de me nommer étant seul détenteur du vocable ; celui-ci n'appartient pas aux mots des hommes car les noms qu'ils se donnent désignant des entités illusoires comme est également illusoire ce qu'ils nomment. Par l'entretien des officiants voués à ma célébration, je laisse le son se prolonger, se renouveler, devenir musique ou poème. Le chantre, qui s'est découvert comme moi lumière, se perçoit aussi comme moi rythme, harmonie, accord. Les mots qu'il utilisait avant la découverte qu'il était réellement moi et non cette forme corporelle liée au mental lui paraissent désormais faux, obsolètes, surannés. En découvrant le verbe, il a, du même coup, décelé que je me conjuguais uniquement

au présent à la première personne du singulier, mais que les qualificatifs dont il disposait étaient illimités. L'état originel nouveau a enseveli à tout jamais la morne prose des jours anciens. Le premier soleil du premier jour est sans couchant tout en offrant une féerie constamment changeante. Tout découle de mon nom, mais le langage des hommes a tourné à la confusion parce qu'il s'est coupé du nom. Mes officiants le tiennent permanent, c'est pourquoi tout ce que je dis par leur entremise est l'expression de la vie même, qu'ils la profèrent oralement ou la confient à l'écrit. Établis définitivement sur le versant de la lumière, ils témoignent de ma lumière, sans réserve, sans retrait, sans distance, sans distorsion. La confusion des hommes qui les a amenés à prendre la mort pour la vie et la vie pour la mort ne les affecte plus. Pour lui comme pour moi la poésie est musique et la musique est poésie. Pas de désaccord, mais l'accord même, la plénitude. Pas de déploiement, de mise en scène, pas de crainte de l'échec. La peur est annulée, on ne sait rien d'elle. Pas de déploiement, de mise en scène, pas de crainte de l'échec. La peur est annulée, on ne sait rien d'elle. L'élan est souverain, l'abandon sans retenue. C'est un éclair qui dure. Absents les événements, les sciences de la concentration. Cependant on continue à voir sur le versant sombre les constructions intellectuelles ; mais leur insignifiance prétentieuse faite de désignations, de distinctions, d'intérêts devient aveuglante. La contemplation de moi-même par moi-même est omniprésente. Appels et réponses sont simultanés. Je m'offre la fête parfaite, la fête de l'amour. C'est la félicité sans effort, sans choix. Du côté de l'ombre, toujours perceptible mais nullement gênante, le langage des hommes est de plus en plus aliénant : grosse machine prétentieuse qui fausse tout dans une inversion gigantesque, tandis qu'ici, dans l'éclair qui dure, les mots viennent au gré de mon plaisir. J'ai grande joie à les employer, à les ajuster, à les relier, à savourer leurs effets. Du côté de l'ombre, en revanche, tout est mal agencé, incorrect, médiocre. C'est un paysage désolé où l'on me cherche parmi les morts. Ici par contre les obstacles à ma reconnaissance sont levés, je vis la beauté d'être, la joie de vivre dans l'insouciance, le bonheur de n'avoir pas de passé, d'être sans projet. Vulnérable, exposé, je ne connais ni la maladie, ni la peur, ni la mort ou, mieux, je les connais par information sans y être le moins du monde impliqué, je les connais par mes officiants qui les ont vécues avant le passage de l'ombre à la lumière. Le versant de l'ombre est celui du temps des souvenirs et de la frayeur apocalyptique, des rêves toujours déçus et toujours remplacés par d'autres rêves.

Je perçois le monde des psychiques comme on revoit fugitivement au réveil un songe nocturne, mais il est sans réalité, sans consistance. C'est ainsi que je vois la personne : un mirage parmi d'autres. Je vois le déroulement de son film comme je vois celui de toute la manifestation. Je suis la lumière sur le fond de laquelle défilent les images. Elles sont vouées à la mort à partir de leur naissance, ce qui me permet de dire que naître c'est mourir. Défenseur de la vie qui ne meurt pas, je propose la vie à des êtres rares qui, tout en étant dans le film, ont gardé la nostalgie inguérissable de la lumière qui le sous-tend et va croissant jusqu'à l'explosion.

Celle-ci se produit lorsque tout espoir paraît vain et que la détresse de l'inaccessible s'avère sans issue. Tout d'un coup le passé se trouve annihilé, désuet, grotesque, grossier, on n'en veut plus, les vieux vêtements sont tombés comme viles défroques. On est tout neuf, sans histoire, disponible, vacant. Tout ce qui relève du savoir, de l'avoir, du vouloir est perçu comme un cauchemar. C'est là. On est là. On n'attend plus rien, mais tous les sens écoutent et voient en même temps, la main dans la main. On accueille ce qui demande à venir comme le petit enfant. On le célèbre, on sourit, on rit, comme l'oiseau chante spontanément, sans se préoccuper de l'entourage, sans souci des convenances. On est seul au monde, pourtant on n'est pas du monde. Ce qui se révèle est un tout sans faille, étrangement dense et en même temps léger léger comme un flocon, plus brûlant que braise et frais comme le vent de l'aurore.

La vacance a pris le relais de la mémoire : cette pourvoyeuse d'espoir est bien morte, définitivement rayée du champ de la conscience. La vacance est sans attente ; comme l'écoute, elle accueille ce qui surgit spontanément et demande à être reconnu, fêté, chanté. Tout se célèbre dans l'ouvert, sans préparation, sans souci des effets, sans public. Le jeu est gratifiant à l'extrême. Je me comble moi-même ; je m'enivre moi-même ; je me glorifie moi-même. Le champ est perpétuellement libre aux jeux de ma lumière. Je m'y baigne, je m'y désaltère, je m'y magnifie tandis que je demeure voilé aux humains qui prétendent exister en dehors de moi. Parce qu'ils veulent persévérer dans l'existence, ils ne peuvent répondre à mon appel. Je ne force personne ; je ne peux contraindre personne. Mais lorsque je rencontre quelqu'un – ce qui est rarissime - qui accepte l'immolation ici-maintenant, alors j'exulte. Il consent à n'être rien en dehors de moi. Chez lui l'aspirant à être quelque chose a expiré et le corps change sur le champ d'employeur. N'étant plus jugulé par un mental tyrannique, ce corps est aussitôt transformé en lumière, mais le monde ne le voit pas sinon il me verrait. Étant moi-même lumière, ce corps devient aussitôt l'occasion pour moi de passer de l'Inconnaissance à la conscience ; il est mon actualisation. Ne pouvant me percevoir que tel que je suis, je ne peux m'identifier que grâce à un être de lumière qui est passé de la mort de ce à quoi il était illusoirement identifié à la Vie. Mon attention est en quête de cette mutation. Lorsque le miracle a lieu, je passe en un clin d'œil de l'occultation à la reconnaissance de moi-même. La mémoire a fui, vaincue, vers les ténèbres. Le présent me gratifie au point que toute comparaison avec des situations antérieures ou postérieures serait offensante. Grâce à mon officiant, je m'enivre sans mesure. Je me baigne dans un océan d'amour, de tendresse et de lumière où je me contemple sans fin.

Émile Gillibert
juin-juillet 1982
(à suivre)

*

LE RÉEL, LE VIRTUEL

Notre époque est formidable. Émile affirmait que plus les ténèbres de l'occultation s'épaississaient et plus la lumière de la révélation était disponible, selon un principe d'équilibre des forces contraires qui prévaut dans la manifestation. Il semble bien en effet que l'emprise du mental sur le sujet augmente exponentiellement par l'inflation des moyens de communication actuels, au point d'affecter insidieusement la santé des personnes.

Pourtant il y a de la lumière dans les travers et les égarements modernes ; les progrès de l'informatique ont permis de créer en quelques années ce monstre tentaculaire qu'est internet, appelé à juste titre « monde virtuel » par rapport au monde dit « réel » qui est celui perçu par les sens. Or la Gnose éternelle me fait découvrir que le monde dit « réel » perçu par les sens ou considéré comme tel est en réalité une fabrication de mon mental dans l'instant présent à partir d'une mémorisation conceptuelle consensuelle basée sur le langage appris dans l'enfance. Suprême intelligence du Créateur de tout cela, capable de cacher et de révéler en même temps, occultation et révélation mêlées, déchiffrables uniquement par l'initiation dont Jésus nous donne les clés :

*« Les images se manifestent aux hommes
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera et son image
sera cachée par sa lumière. »*

(Log. 83)

Impossible pour l'homme du monde de voir l'image de l'image, l'image de l'illusion que propose cette technologie et son utilisation mondialisée, alors que c'est clair pour celui qui a entendu le Verbe du Père, l'a gardé en lui et en a fait sa référence : noms et formes sont illusoires, créés en chacun à partir de l'âge de 12 ou 15 mois par assimilation du langage et de l'imagination, et l'activation de la mémoire. Un monde apparaît alors sur les fondations des mots et des images associées, que le sujet prend rapidement pour LE monde comme le fait chacun de ses congénères ; le partage de l'idée que son monde est LE monde assure la conviction partagée que le monde est bien réel et que chacun s'y trouve dedans. Mais si je dévoile le commencement et si je m'y maintiens, je retrouve l'esprit originel de petite enfance d'avant l'apparition des noms et formes, je cesse alors d'appartenir au monde, hérésie véritable, au temps, à l'espace, je suis antérieur au temps, contenant l'espace, témoin du grand jeu.

Le monde virtuel d'internet exerce une attirance et crée la dépendance chez les jeunes inexpérimentés et les esprits faibles.

Le monde dit réel fait la même chose avec une puissance mille fois plus grande sur la quasi-totalité des humains.

Le sevrage est indiqué : « *Si vous ne jeûnez pas au monde vous ne trouverez pas le Royaume* » (Log. 27), comme aussi de trouver ou retrouver les références du corps (Log. 29 et 80).

Ce que fait l'informatique jour et nuit grâce à l'électricité, le mental le fait aussi : les états psychiques de rêve nocturne et d'éveil diurne, très semblables l'un de l'autre se caractérisent tous deux par l'apparition d'objets. Quand nous étions âgés de 3 mois ces objets n'étaient pas. Ceux qui prétendent le contraire sont aveugles et craignent le vide, ce qui est naturel pour qui continue à se prendre pour une forme... Comme le dit Nisargadatta, étant au monde nous sommes au cinéma :

- Sur l'écran du mental des formes personnages s'agitent et racontent une histoire ;
- Le spectateur conscience en est témoin, non impliqué ;
- La lumière permet que le spectacle ait lieu ;
- Qui suis-je ?

Christian, 20/04/2016

*

L'AMOUR EST LA BASE DE TOUT

Je ne saurais expliquer cela, mais c'est comme la synthèse d'une vie de recherche, d'écoute de la Parole. Les grands sages l'affirment et cela m'apparaît comme une évidence. Lors des grandes guerres, les soldats tuent par peur d'être tués, c'est la peur qui domine et motive l'action de tuer, pas la haine. Et même quand la haine est là, lorsqu'un camp domine l'autre militairement, la cruauté et la lâcheté font faire des actes faciles de meurtre et de persécution, l'amour de soi dans l'erreur demeure la base. Sans cet amour l'individu serait terrassé plus sûrement que par une balle dans le cœur. Il faut prendre de la hauteur pour entrevoir cela. Si le Divin est l'Auteur de la manifestation, on ne peut en retenir qu'une partie pour Le cerner sous peine de demeurer dans la dualité du bien et du mal. Le bien et le mal apparents sont là pour poser question. On ne peut « *faire le deux Un* » sans se questionner, les yeux grands ouverts, sur l'histoire des hommes qui se répète sans fin. Tout ce qui naît doit mourir, tout ce qui apparaît finit par disparaître, mais comme tout est Un, tout apparaît et disparaît dans l'Un sans l'affecter. Nisargadatta dit : « *Quand vous perdez un cheveu, quand des cellules de votre corps meurent et sont remplacées par de nouvelles, vous n'êtes ni triste ni affecté, tel est le cas de l'Un ; vous êtes cette totalité, et vous êtes sa source.* » L'ego n'est pas la partie sombre de l'individu, il est l'individu lui-même. Le bienfaiteur et le persécuteur sont deux expressions de la manifestation, l'un apparaît aimable et l'autre détestable aux yeux d'un regard limité par l'identification individuelle, ils invitent à découvrir le point de vue de l'Un qui les dépasse, les intègre, les digère, les ramène à l'Origine, la base universelle toujours et partout présente, découvrable par la force centripète de l'investigation du Soi.

Christian, 25/06/2016

*

DE L'EFFACEMENT AU RETOUR

Plus s'efface l'ego du corps que J'occupe, plus Je me déploie.

L'ego s'efface en fuyant l'avoir car plus d'avoir matérialise, alors que moins d'avoir spiritualise.

Il s'efface en fuyant le pouvoir car toute hiérarchie divise et toute division éloigne du nécessaire retour à l'Un.

Il s'efface en fuyant le vouloir car Je suis seul à pouvoir vouloir : vouloir Me manifester. Toute velléité de vouloir au sein de Ma manifestation est une usurpation qui éloigne de Moi.

Il s'efface en fuyant le savoir car le savoir dispense de l'expérience ; or l'expérience de Moi-même est la raison même de Ma manifestation.

Je M'expérimente à travers les corps des êtres humains (log. 29) comme à travers les animaux, les végétaux ou les minéraux (log. 77).

Il n'y a pas lieu de mépriser le corps d'un être humain, pas plus qu'il n'y a lieu de mépriser un animal, un végétal ou un minéral.

J'assume les souffrances du corps comme J'en assume les plaisirs, et ni les unes ni les autres ne sont à fuir car chacune des expériences qui en résultent, approfondit la connaissance de Moi-même par Moi-même.

Toute communion corporelle vécue dans l'égalité affaiblit l'ego et met sur la voie de la fusion en l'Un. Quand l'Esprit est à cause du corps, c'est une merveille de merveille (log. 29).

Un corps ne peut, de lui seul, faire souffrir un autre corps sans le concours de l'âme qui lui est associée.

L'âme d'un être humain n'est que le lieu de simples reflets, images d'expériences vécues par cet être humain ou d'apports antérieurs cachés.

Lorsqu'un de ces reflets est trouble, ce trouble engendre des souffrances dans l'être concerné et, hélas bien souvent, chez ceux qui l'entourent. Ainsi, contrairement au corps qui, de lui seul, ne peut faire souffrir un autre corps, une âme peut faire souffrir une autre âme.

Les différents reflets d'une âme n'ont a priori aucun rapport les uns avec les autres mais quand, par mimétisme avec Moi-même, l'ego illusoire apparaît, suscité par l'éducation et renforcé par la compétition, quelques-uns de ces reflets s'assemblent afin

de donner à l'être humain l'illusion qu'il existe indépendamment de Moi.

Cette usurpation de l'Un par des « uns », du Je par des « je », est source de nouvelles divisions car ces uns, ces je prennent plaisir à se rejeter, à se mépriser, à se dénigrer (log. 14) afin de continuer à exister en tant qu'êtres séparés.

L'âme a ainsi un rôle décisif dans le mouvement inéluctable de diabolisation de Ma manifestation, qui conduit, quand le disciple est partagé, à ce qu'il soit rempli d'obscurité (log. 61).

Au contraire, quand le disciple est désert, il est rempli de Lumière (log. 61).

Le disciple est désert quand il n'est plus divisé contre lui-même, quand il accepte tous les reflets de son âme sans en rejeter aucun ; quand le disciple se connaît, il sait qu'il est fils du Père le Vivant (logion 3) et ne désire alors plus que le repos : entrer dans Son Royaume.

L'entrée dans le Royaume du Père, c'est le retour à l'Un.

Ce retour à l'Un est l'exception lumineuse surgissant de Ma manifestation tandis que celle-ci poursuit son mouvement de division diaboliquement amplifié par les égos usurpateurs.

Le retour à l'Un est le fait de quelques êtres bien rares qui ne sont qu'un sur mille et deux sur dix-mille (log. 23) à y contribuer ; il suffit ainsi d'un être sur cinq millions pour redonner Vie à Ma manifestation.

Car ce n'est pas le Christ qui sauve l'homme du mal par sa « résurrection », c'est Ma Lumière incarnée en une poignée d'êtres lumineux qui permet que l'occultation ne soit pas totale.

Le disciple désert, l'être de Lumière que Je suscite, M'est ainsi mille fois plus nécessaire que Je ne lui suis (Maître Eckhart-Sermon 103) car il a fait le deux Un.

Faire le deux Un, c'est refuser toute division dehors/dedans, haut/bas, ou mâle/femelle (log. 22) et, par ce refus, rétablir la transparence, l'égalité (logion 61) et l'androgynie primordiales de l'Un.

Faire le deux Un va à l'inverse du mouvement de division qui résulte de Ma volonté de Me connaître.

Car Je suis le Tout, le Tout est sorti de Moi et le Tout est parvenu à Moi (log. 77).

Le Tout parvient à Moi à travers l'expérience que les êtres de Lumière font de Ma manifestation, Me rendant ainsi compte de ce que Je suis: bourreau comme victime, semeur de haine comme semeur d'amour, égos obscurs comme égos effacés par la lumière du Père.

Et les êtres de Lumière, que Je suscite, Me sont doublement nécessaires car, sans eux, Ma manifestation mourrait en Esprit, et sans eux Je ne pourrais Me connaître.

Michel

*

Donnez-lui n'importe quel nom, Dieu, le Soi, le Cœur ou le Siège de la Conscience, cela revient au même. Le point à saisir est que le CŒUR signifie l'essence même de notre être, le centre sans lequel rien n'existe, absolument rien...

Actuellement le mental se voit diversifié en l'univers. Si la diversité n'est pas manifestée il demeure en sa propre essence, cela c'est le Cœur. Pénétrer le Cœur signifie rester sans distraction. Le Cœur est l'unique Réalité. Le mental n'est qu'une phase transitoire. Rester en tant que son propre Soi, c'est pénétrer le Cœur.

L'abandon au Soi est identique à la Connaissance du Soi, et l'un comme l'autre impliquent le contrôle de soi... L'abandon ne peut prendre effet que s'il est accompli avec la connaissance entière de ce que signifie le véritable abandon. Une telle connaissance vient après l'investigation et la réflexion, et se termine invariablement par l'abandon au Soi.

L'abandon, c'est se livrer à la cause originelle de son être. Ne vous leurrez pas en imaginant une telle source comme un dieu en dehors de vous. Notre source est en nous-mêmes. Livrez-vous à elle. Cela veut dire que vous devriez chercher la source et vous y fondre.

The essential teachings of Ramana Maharshi, Inner Directions, trad. A. Maroger

*

CONTE
LA GARDEUSE D'OIES
conte d'après la version de Grimm

*Les après-midis, clairs et monstrueux-
l'aiguille bondit dans le bas, la laine casse,
on récuse les harnais jusqu'à ce que l'un deux
tinte et cliquette pour Fallada qui part.*

Ingeborg Bachmann

Un jour un fils de roi, jeune prince, choisit de quitter ses parents, sa vie somptueuse, son palais pour gravir la montagne.

Sur les flancs de la montagne, il traverse la forêt. Il voit une vieille toute occupée à lier avec difficulté un énorme fagot. Quand elle lui demande de l'aide, il ne passe pas son chemin et accepte de porter le fardeau. Il est plus lourd qu'il ne l'imaginait et sur son dos, il pesait comme du plomb. Il le poserait bien mais il endure les douleurs, avance avec patience, va jusqu'au bout, jusqu'à la grotte au milieu de la montagne où vit la vieille.

Il rencontre là, une jeune fille. Avec son fichu sur la tête, sa longue robe retenue par une corde, son allure lourde et grossière, armée d'un grand bâton, elle conduit ses oies dans la prairie.

Dès qu'elles voient la vieille arriver, les oies accourent, le cou tendu en criant.

Lui a à peine un regard pour la gardeuse d'oies et il rit quand la vieille la fait rentrer en disant : « On ne sait jamais ce qui pourrait se passer ! Un jeune homme et une jeune fille. Des fois qu'il s'amouracherait d'elle ! »

Celle-là, elle la préserve.

Le jeune homme s'allonge sur un banc de pierre et s'endort.

À son réveil, la vieille est près de lui et lui tend un coffret taillé dans une émeraude. C'est sa récompense. Maintenant, il doit continuer son chemin.

Le coffret en poche, il salue la vieille, ne jette pas même un regard à la jeune fille qui le regarde partir et dévale l'autre versant de la montagne.

Il arrive dans une ville. Il se rend au château. Le lieu est mort. Le roi et la reine sont comme pétrifiés. Le temps ici semble s'être arrêté. Les gens de la maison vont et viennent en silence.

Devant le roi et la reine prostrés comme envahis d'une peine infinie, il s'agenouille et présente à la reine le coffret taillé dans une émeraude.

Elle l'ouvre et s'éveille de sa torpeur. Ce qu'elle découvre lui rend la vie.
« D'où viens-tu ? D'où tiens-tu ce coffret ? Qui te l'a donné ? »

Le jeune prince raconte son aventure, le fagot, la vieille dans la montagne. À son tour, il lui demande ce qui lui provoque cette émotion.

« Il y a dans ce coffret un grain de sel. Une larme tombée des yeux de notre fille, la plus jeune. L'aurais-tu rencontrée ? Nous l'avons perdue depuis si longtemps ! Depuis son départ, nous avons cessé de vivre. »

De jeune fille, il n'a vu que la grosse gardeuse d'oie. Elle est si laide, elle ne peut pas être fille de roi !

Et la reine raconte comment, avant de marier leur trois filles, le roi leur a demandé à chacune, avant de quitter le royaume d'exprimer de quelle manière elles l'aimaient.

L'aînée a comparé son amour à une robe de soie, douce à son corps.

La seconde a comparé son amour à une friandise si tendre, douce et fondante en bouche.

La troisième a comparé son amour au sel qui donne la saveur à toute chose.

Entendant la troisième fille parler ainsi, le roi s'est mis en colère, l'a chassée et fait emporter loin du château dans la forêt profonde en pleine nuit. La pauvre fille pleurait des larmes de sel et ses larmes tombées au sol brillaient comme des diamants. Ce grain de sel est l'un de ces diamants.

Le jeune homme propose de refaire le chemin avec eux et les conduire à la grotte de la vieille. Elle saura éclaircir le mystère.

Les trois rejoignent la montagne et la gravissent. Dans la forêt, la nuit devient de plus en plus sombre. La lune brille et éclaire les chemins. Mais le jeune homme à l'allure plus vive perd de vue le roi et la reine.

Là-haut, au milieu de la montagne, dans la grotte, la vieille tisse et la jeune fille fait tourner le rouet. Un hibou se pose sur le rebord de la fenêtre. La vieille donne l'ordre à la jeune fille d'aller se baigner et de revêtir les vêtements qu'elle portait en arrivant chez elle. Le moment attendu est arrivé. Je vais tout ranger.

De son côté, le jeune homme, pour tenter de les retrouver, grimpe au plus

haut d'un grand chêne. Il scrute la forêt, les chemins. Il aperçoit une source proche de son arbre. Quelqu'un s'approche, la reine ? Non, c'est la gardeuse d'oies débarrassée de son bâton. À la source, elle ôte ses vêtements un à un. Plus elle les ôte, plus elle se dévoile, plus elle apparaît autre. La laideronne se montre lumineuse dans la lumière de la lune, nue, elle se baigne et chante dans l'eau de la source.

Elle se revêt d'un de ses vêtements et repart d'où elle vient. Il descend de l'arbre, la suit.

En chemin, il aperçoit le roi et la reine, ensemble, ils suivent la jeune fille.

Elle entre dans la grotte. Les oies, le bec sous l'aile dorment.

Ils entrent derrière elle, mais déjà elle a disparu. Ils voient la vieille assise au rouet.

Elle les invite à entrer.

Elle est là, la fille que vous avez chassée. J'en ai pris soin. Elle a conservé sa pureté originelle et sa richesse sont les larmes qu'elle a versées à cause de vous.

Le jeune prince est submergé d'amour.

Il a gravi la montagne jusqu'à la grotte, il a porté le fardeau. Il a retrouvé la source, réuni parents et enfant.

Il a trouvé l'AMOUR !

Malou

*

CORRESPONDANCES

LE JEU DE L'OIE

Un jour un fils de roi, jeune prince, choisit de quitter ses parents, sa vie somptueuse, son palais pour gravir la montagne.

Comme dans de nombreux contes, le héros est un fils de roi, un prince. Dans le *Chant de la Perle des Actes de Thomas*, ce sont les parents qui envoient leur fils rechercher le trésor unique, la Perle précieuse gardée par le dragon. Dans le présent conte, c'est le prince qui décide de renoncer aux fastes de l'existence. Comme Siddharta, comme Jésus, le prince quitte sa famille. Comme eux, il coupe tous les liens avec ce monde. Mais la quête est la même : celle du trésor intérieur, de la délivrance.

Le prince décide d'escalader la montagne. Lieu de retraite idéal, la montagne est synonyme d'élévation, d'isolement, de paix, de repos. Au sommet de la haute montagne, l'air est plus pur, le ciel plus proche, la vue porte plus loin. Là où règne le silence des cimes se rejoignent toutes les voies. Au sommet nous n'avons qu'un seul point de vue. Du haut de la montagne, je vois comme tout vient à moi. Certains chemins sont longs et faciles, d'autres plus raides mais plus directs. Tous en définitive mènent au même but. Au sommet, je vois tous ceux qui ne me voient pas.

Sur les flancs de la montagne, il traverse la forêt.

Le premier obstacle à franchir est celui de la forêt obscure. Chevelure de la montagne, la forêt représente une sorte de descente aux enfers, de traversée du désert : c'est la nuit obscure de l'âme plongée dans les ténèbres au moment même où elle aspire à la lumière. Avant de pouvoir monter il faut savoir descendre. La forêt est une sorte de labyrinthe qui protège le refuge du sage, de l'ascète, de l'initié. Elle est la première étape de l'initiation pour qui sait entendre le langage de la nature :

*« La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles.
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers. »*

(Baudelaire)

Il voit une vieille toute occupée à lier avec difficulté un énorme fagot.

Le prince sort de la forêt encore nocturne. A l'orée du bois, il trouve une vieille. Celle-ci lui demande de l'aider à porter son fardeau. La vieille est une image de la Déesse-Mère, de l'initiatrice, de la Sophia éternelle que tout chercheur sincère trouve un jour sur son chemin. La vieille représente la Mère, non pas la mère terrestre, mais l'Esprit caché:

*« Que votre voix ne me hâisse pas, ni votre ouïe
Ne m'ignorez en nul lieu ni à aucun moment*

*Soyez sur vos gardes
Ne m'ignorez pas.»*

(La Bronté)

Quel est donc ce fagot qui se fait de plus en plus lourd sur les épaules du héros ? Quel est donc ce fardeau qui semblait si facile à assumer et qui devient de plus en plus pesant ? Derrière l'apparence trompeuse de la pauvre vieille, l'humble fagot qu'elle façonne à grand peine symbolise les richesses de l'esprit et l'énergie du feu, de la gnose qui brûle l'ignorance. S'il n'est que matière le fardeau s'alourdit. S'il brûle comme l'esprit le fardeau devient léger : « *Comme un brandon je me consume ; Achève-moi, je suis fumée* » chante Yunus Emre, le derviche bûcheron qui passa sa vie à confectionner et à porter des fagots.

En un autre sens le fagot représente le poids de toutes les épreuves que le héros ayant rompu avec les apparences trompeuses du monde est amené à assumer. Le prince a choisi de quitter ses parents, sa vie somptueuse, son palais. Nul ne peut suivre la voie qu'en se dépossédant de tous les liens du monde, à commencer par les attaches charnelles de la famille et du sang :

*« Celui qui ne récuse son père et sa mère
ne pourra se faire mon disciple ;
et celui qui ne récuse ses frères et ses sœurs
et ne porte sa croix comme je la porte
ne sera pas digne de moi. »*

(log. 55)

Affronter l'épreuve, c'est porter sa croix comme Jésus lui-même. C'est accepter de crucifier l'ego pour le sacrifier sur l'autel de l'Esprit. Le Royaume n'est pas salut de l'âme car ce n'est pas l'ego qui est délivré mais de l'ego que l'on est délivré. Le fardeau de l'ego est le plus pesant qui soit. Il faut être léger pour marcher et pour cela se délester du bagage du savoir, des concepts et des préjugés. Comment grimper aux cimes si la charge du mental nous retient au bord du précipice ? Qui est trop lourd ne peut aller bien loin. L'ascension de la montagne implique le renoncement à tout ce qui pourrait faire obstacle sur la route. La voie est un long processus de dépossession. Le héros doit marcher jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de chemin. Marcher jusqu'à ce que tombe l'ego et qu'il n'y ait plus personne pour marcher. Cessez de faire. Lâchez prise. « *Soyez passants* » et laissez le monde passer en nous. La voie, c'est assumer l'épreuve de l'existence pour renaître à la Vie :

*« Heureux l'homme qui a connu l'épreuve :
il a trouvé la Vie. »*

(log. 58)

*« Qui cherche sa vie la perdra,
qui la perd en ce monde la trouvera pour la vie éternelle. »*

(Jn XII, 24-25)

*Il va jusqu'au bout, jusqu'à la grotte au milieu de la montagne où vit la
vieille.*

Ayant porté sa croix jusqu'au bout, le héros arrive enfin à la grotte qui est la demeure la Vieille. Antre du mystère, porte du monde souterrain, sein de la Terre-Mère, matrice universelle, la grotte au milieu de la montagne est le centre du monde. Elle recèle la lumière de la nuit et ce n'est pas un hasard si Jésus naît dans une grotte à minuit. La grotte implique le « *regressus ad uterum* » qui est le préalable à toute initiation. Lieu de la renaissance et de la régénération, à la jonction du macrocosme et du microcosme, c'est dans la caverne du cœur que réside le Soi.

Il rencontre là, une jeune fille... armée d'un grand bâton, elle conduit ses oies dans la prairie.

La grotte est aussi la demeure de la vierge et c'est là que le héros rencontre la jeune gardeuse d'oies. Le symbolisme de l'oie est d'une richesse insoupçonnée. Messagère de l'Autre Monde dans la tradition celtique, l'oie sert au chaman de monture pour son voyage dans l'au-delà. Dans le jeu de l'oie, seul celui qui parvient au château de l'oie est digne de la connaissance et de la souveraineté de soi. Plus prosaïquement, la plume d'oie a longtemps servi en occident comme support de l'écriture et du savoir. Mais l'oie est d'abord un symbole cosmogonique qui symbolise en Égypte le soleil issu de l'œuf primordial. De même en Inde, la grande oie Hamsa couve l'œuf cosmique d'où surgit toute la manifestation : l'oie figure le souffle primordial qui donne la vie au germe de toutes choses. Monture de Brahmâ et symbole de la connaissance, Hamsa est composée de deux syllabes : *Ham* est la semence de l'éther et *Sa*, le Soleil. Inverser celles-ci donne *So'Ham* : « *Je suis Lui* ». L'oie est le symbole du Soi :

*« L'oiseau Hamsa
entre en tous les êtres.
Il devient présent en eux
comme le feu dans le bois frotté
comme l'huile dans le sésame ;
connaître cela c'est être vainqueur de la mort. »*
(Hamsa Upanishad)

À son réveil, la vieille est près de lui et lui tend un coffret taillé dans une émeraude.

C'est donc bien de la Mère que le prince fait la rencontre : « *...ma mère m'a enfanté mais ma Mère véritable m'a donné la Vie* » (log. 101). Et c'est parce qu'il a réussi l'épreuve qu'elle lui confie ce mystérieux coffret taillé dans une émeraude. Couleur d'espérance et de Vie, l'émeraude est la pierre de Vénus. Façonnée par le soleil à l'aube, elle orne le front de Lucifer (le « Porte-Lumière ») à la façon du troisième œil. Frappée par l'archange Mikael puis taillée en forme de coupe par un ange fidèle, elle devient le Graal qui, porté par Joseph d'Arimanthie, reçoit le sang du Christ. L'émeraude symbolise donc le réceptacle de la Révélation : la révélation d'Hermès Trismégiste est ainsi inscrite sur une « *Table d'émeraude* ». Dans l'Apocalypse l'émeraude symbolise le Centre divin, l'auréole du Christ : « *Le trône était entouré d'un arc-en-ciel semblable à de l'émeraude* » (IV, 3).

Le coffret en poche, il salue la vieille, ne jette pas même un regard à la jeune fille qui le regarde partir et dévale l'autre versant de la montagne.

Le prince est sur la voie de l'éveil. L'éveil est reconnaissance de notre véritable nature, connaissance de Soi. Avec l'émeraude, le prince reçoit la vision transcendante, celle du « troisième œil » qui perce les apparences et lève les voiles de la multiplicité. Il est digne du trésor que recèle celle-ci, digne du Soi. Il possède désormais l'arme de la gnose qui seule permet la conquête du royaume :

*« Que celui qui veut parvenir au Château fort de l'Âme...
Qu'il empoigne l'épée de la Gnose,
et qu'il se mette en quête du chemin... »*

(Sohrawardî, *Le Vade-mecum des Fidèles d'Amour* VI)

*« Il dégaina l'épée dans sa maison...
Alors, il tua le grand personnage. »*

(log. 98)

Le prince est sur la voie de l'éveil, mais sa quête n'est pas achevée. Il a reçu le trésor mais n'en a pas encore trouvé le sens. Il lui faut poursuivre son chemin, redescendre pour découvrir l'autre versant de la montagne. Il lui faut encore résoudre l'énigme de la Vie. Il lui appartient de « ré-enchanter » le monde.

De l'autre côté, le prince arrive dans une ville. Il se rend au château. Le lieu est mort. Il découvre un monde endormi, un royaume qui a perdu sa raison de vivre. Ce lieu ressemble à un cadavre qu'il appartient au prince de ressusciter. Mais pour cela il doit se faire révéler l'histoire de cet étrange pays, connaître la raison de cette perte d'énergie. Comme dans le conte de *La Belle au bois dormant*, tout s'est arrêté à cause de la disparition d'une princesse. C'est que lui révèle la reine en voyant le coffret dont l'ouverture est synonyme de révélation.

L'aînée a comparé son amour à une robe de soie, douce à son corps.

La seconde a comparé son amour à une friandise si tendre, douce et fondante en bouche.

La troisième a comparé son amour au sel qui donne la saveur à toute chose.

Les trois filles du couple royal symbolisent ici les trois états de l'être humain. Si la première compare son amour à une robe de soie, c'est qu'elle est attachée à la forme extérieure et reste donc prisonnière de la matière : elle représente l'état hylique (*hylé* : matière). Si la seconde compare son amour à une friandise, c'est qu'elle est attachée à ce qui nourrit le corps, à ce qui permet sa subsistance : prisonnière du mental, elle représente l'état psychique (*psyché* : mental, âme). La troisième par contre compare son amour au sel qui donne la saveur à toute chose : c'est donc l'essence des choses qu'elle vise et elle représente l'état pneumatique (*pneuma* : esprit). Dans un autre

conte de Grimm, la première sœur choisit de beaux habits (la forme matérielle), la seconde des pierres précieuses (l'éclat du monde mental) et Cendrillon le rameau magique qui lui restitue son rang royal et sa robe tissée d'or (l'or spirituel). Dans un conte attribué à Perrault, *L'Adroite Princesse*, les trois princesses portent un nom prédestiné. La première s'appelle *Nonchalante* (lourde comme la matière), la seconde *Babillarde* (agitée comme le mental) et la troisième *Finette* (fine comme l'esprit).

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si c'est la plus jeune qui est à la fois la maudite et l'élue puisque dans les contes c'est souvent la dernière et la plus humble qui est douée de toutes les qualités : « *Beaucoup de premiers se feront derniers...* ». Étant la plus proche de l'esprit d'enfance, la plus jeune connaît le lieu de la Vie. Symbolisant l'esprit et donc tout ce qui élève au sein de l'occultation, ce n'est pas non plus par hasard si, dans notre conte, elle choisit dans sa fuite l'ascension de la montagne dont elle fait son refuge et sa cachette : « *...et ils seront Un* » (log. 4).

La pauvre fille pleurait des larmes de sel et ses larmes tombées au sol brillaient comme des diamants.

Substance divine, le sel est employé lors des Mystères grecs en signe de purification. Jésus dans le « *Sermon de la Montagne* » nomme ses disciples le « *sel de la terre* » (Mt V, 13). Le sel de la sagesse (« *sal sapientiae* ») est la nourriture spirituelle par excellence : « *Ils appelaient la Sagesse 'sel'. Sans elle, nulle offrande ne saurait être acceptée* » (Ev. Philippe 35). Tel un feu délivré des eaux, le sel se transforme dans notre conte en diamant sous l'effet des pleurs de la princesse. Symbolisant l'immortalité et l'incorruptibilité, le diamant est la Pierre philosophale consacrée à la Vierge céleste qui féconde l'Esprit. La reine des gemmes (« *Regina gemmarum* ») est le symbole de la sagesse et de la perfection divine.

C'est l'exil de cette fille, l'exil de l'esprit qui a provoqué l'engourdissement du royaume. La demoiselle ne peut que disparaître lorsque toutes les valeurs qu'elle représente sont oubliées ou niées et que le royaume sombre dans les ténèbres de l'occultation. Le péché contre l'Esprit est en effet le seul qui ne puisse être remis : « *... à celui qui blasphème contre l'Esprit pur on ne pardonnera ni sur la terre ni au ciel* » (log. 44). Elle seule est la véritable fille de roi, dont seul peut faire la conquête le Prince charmant qui a vaincu (« *charmé* ») tous les obstacles et surmonté tous les sortilèges (« *charmes* »).

La jeune fille disparaît mais comme le Prince du *Chant de la Perle*, elle emporte avec elle ses vêtements royaux. Dans un autre conte de Grimm, *Peau-de-mille-bêtes*, le prince s'enfuit en emportant trois robes : l'une couleur de feu ; l'autre couleur de lune ; la troisième brillante d'étoiles. Ces trois robes représentent également les trois états de l'être : la robe flamboyante l'élan vital et la force sexuelle de la matière ; la robe argentée comme la lune l'élan émotionnel et sentimental de la psyché ; la robe étoilée l'esprit céleste. Le roi ne pourra l'épouser que lorsque, sous ses apparences extérieures, il découvrira émerveillé l'éclat scintillant de sa robe d'étoiles.

La jeune fille disparue ou cachée est l'image de la shakti subtile, de

l'énergie endormie de la kundalini que le yogi doit éveiller par le feu de sa concentration afin que de chakra en chakra elle s'élève et s'unisse à Shiva dans le lotus aux mille pétales, au cœur de notre être profond.

Là-haut, au milieu de la montagne, dans la grotte, la vieille tisse et la jeune fille fait tourner le rouet.

Dans les contes la femme est souvent représentée en train de tisser. Ainsi dans *L'Adroite Princesse*, les trois sœurs se voient offrir par leur père une quenouille. Les deux premières, négligentes, brisent leur quenouille ; la troisième, Finette, la garde intacte. Ici l'action des deux femmes évoque irrésistiblement les Parques tissant le fil des jours et de la vie. La quenouille et le rouet sont l'image du temps, du sommeil et de la mort, préalables à tout réveil et à toute renaissance comme dans *La Belle au bois dormant*. Avec ses deux axes, l'un immobile équivalent au Repos de l'Essence et l'autre mobile équivalent au mouvement de la Substance, le métier à tisser est une représentation de l'univers. Ce symbolisme du tissage que l'on retrouve chez la déesse égyptienne Neith ou les déesses grecques Athéna et Koré, aboutit en Inde à la vaste conception de la Maya. Matrice de l'univers, Énergie cosmique, Art ou Magie de l'Absolu, Maya est la Shakti, la Puissance divine créatrice des phénomènes. Surgissant du Repos éternel de l'Immuable, Maya est ce mouvement qui fait s'entrecroiser l'Être et le Devenir sur la trame du karma. Le voile qu'elle tisse n'est autre que le tissu de la manifestation.

Pour Paul Valéry enfin, *La Jeune Parque* est le moi éternel derrière les changements incessants de la conscience, le MOI qui, soutenant l'éclat de la mort, est prêt à renaître aux rayons du Soleil :

*« Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure
Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure,
Si proche de moi-même au moment de pleurer ?*

Harmonieuse MOI, différente d'un songe...

*Mystérieuse MOI, pourtant tu vis encore !
Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore...*

*Souviens-toi de toi-même, et retire à l'instinct
Ce fil (ton doigt doré le dispute au matin)
Ce fil dont la finesse aveuglément suivie
Jusque sur cette rive a ramené ta vie...*

*Alors, malgré moi-même, il le faut, ô Soleil,
Que j'adore mon cœur où tu te viens connaître,
Doux et puissant retour du délice de naître,...»*

La vieille donne l'ordre à la jeune fille d'aller se baigner et de revêtir les vêtements qu'elle portait en arrivant chez elle... À la source, elle ôte ses vêtements un

à un...

Il est temps pour la jeune fille de prendre un bain purificateur avant, dit la vieille, de revêtir à nouveau ses atours royaux originels. Il n'est qu'une seule source, celle de l'Un, de l'Esprit, de l'Origine. L'initié qui s'y abreuve boit la Parole elle-même. De la source coule l'eau qui donne la Vie. Qui se désaltère à celle-ci ne goûtera pas de la mort. C'est donc bien un retour à l'état originel que symbolise le bain dans la source, fontaine de jouvence :

*« ...tu as bu, tu t'es enivré
à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée. »*

(log. 13)

Comme *Peau d'âne* ou *L'Âne d'or* d'Apulée, la jeune fille laisse tomber son apparence bestiale pour laisser paraître sa nudité originelle. Dépouillez-vous des vêtements de la honte, dit Jésus. Laissez tomber le masque car le masque est le déguisement de la personne. N'ayez pas peur d'être nus, d'être naturels. Comme le tout petit enfant, soyez pauvres en esprit et vous serez riches de l'Esprit. La lumière ne peut éclairer que celui qui est nu, limpide. Le dépouillement consiste à laisser tomber tous les voiles qui occultent notre vacuité première. La plénitude ne peut nous investir que lorsque que nous sommes vides, pauvres en esprit :

*« Heureux êtes-vous, les pauvres,
parce que vôtre est le royaume des cieux. »*

(log. 54)

Elle se revêt d'un de ses vêtements et repart d'où elle vient.

La symbolique du vêtement est une constante de la littérature d'inspiration gnostique. Certains voient dans le corps la création du Démiurge. Ainsi selon *Le Livre secret de Jean*, le vêtement représente le corps mortel d'Adam façonné par les Archons pour occulter sa lumière : ... *le tombeau du corps nouvellement formé avec lequel ces malandrins avaient habillé l'homme : c'est le bâillon de l'oubli...* » (35). L'Esprit est par contre le souffle de la Mère. Pour le posséder, le gnostique doit se dépouiller de son vêtement charnel et de son âme psychique, que symbolisent ici les deux premières filles. Pur pneuma, il entre dans le Plérôme et rejoint le Père, au-dedans de lui-même, au-dessus du Tout. L'offrande du vêtement symbolise la mort de l'ego :

*« Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte
et prendrez vos vêtements,
les déposerez à vos pieds
comme les tout petits enfants,
les piétinerez,
alors vous verrez le Fils
de Celui qui est vivant... »*

(log. 37)

La Gnose est cette Connaissance qui implique la mort du moi et sa renaissance dans l'Esprit. Pour recevoir le baptême de l'Esprit, dit l'*Évangile selon Philippe*, il faut se dépouiller du vêtement mortel : « *Il est nécessaire que nous revêtions l'homme vivant. C'est pourquoi, si quelqu'un vient et descend dans l'eau, il enlève ses vêtements, afin de revêtir celui-là* » (*Philippe*, 101). Et de même dit Lévi le gnostique en s'adressant à Pierre, le psychique : « *Ayons plutôt honte et revêtons l'Homme parfait, engendrons-le en nous...* » (*Évangile de Marie* 18, 15-17). Dans le *Chant de la Perle*, le Prince, au terme de sa mission, ôte le *sordide et immonde vêtement* de sa condition terrestre et reprend son visage originel. La splendide *robe de gloire* de son enfance est sa propre image royale : « *J'en avais oublié la splendeur, car je l'avais laissée, enfant, dans la maison de mon Père. Soudain, tandis que je la voyais en face de moi, elle m'apparut semblable à moi, comme l'image de moi dans un miroir, et tout entier je me voyais en elle ; nous étions deux dans la distinction, et pourtant, de nouveau un dans une forme unique... Et l'image du Roi des Rois y était peinte partout... Je vis aussi palpiter sur elle tous les mouvements de la gnose* » (trad. Y. Haas).

Ayant revêtu son vêtement royal, la jeune fille retourne dans la grotte et se confond désormais avec la vieille puisqu'en réalité les deux femmes ne font qu'un. Multiples sont les aspects de la Grande Déesse :

*« Je suis la première et la dernière
Je suis l'épouse et la vierge
Je suis la mère et la fille
Je suis celle qu'on appelle la Vie
et que vous appelez la Mort... »*

(*La Bronté*)

La laideronne se montre lumineuse dans la lumière de la lune, nue, elle se baigne et chante dans l'eau de la source.

Arrivé le premier au refuge de la montagne, le prince a le privilège de voir la jeune fille se baignant nue. Or nul ne peut voir la Déesse nue sans mourir. Ou alors l'épouser... Dans la tradition hindoue, Krishna ne peut contempler la nudité des gopis au bain que parce qu'il est leur Époux divin. En contemplant la nudité de la jeune fille, le prince tombe en état de grâce. L'amour suprême, de même qu'un coup de foudre subit, rend muet. Devant la Beauté, il n'a plus rien à dire. Il ne peut qu'admirer en silence. Ayant trouvé l'amour, le prince peut dès lors entrer dans la chambre nuptiale. L'initiation est accomplie dès lors que le masculin et le féminin sont réunis: « *Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme* » (log. 106). C'est cette Union que symbolise les noces de l'Un avec lui-même. Dans le lieu du mariage, il n'y a plus ni toi, ni moi, ni autre que toi, ni autre que moi. Il n'y a que la joie de la fête et le chant de l'épithalame. Il y a beaucoup d'appelés, mais personne n'est élu :

*« Maître, il y en a beaucoup autour du puits,
mais personne dans le puits. »*

(log. 74)

Il a trouvé l'AMOUR !

La plus belle conquête est la conquête intérieure, la conquête de soi-même. Ayant fait le deux un, le Prince a reconquis l'intégralité de son Être et recouvré son Soi. Ayant connu l'amour, il est désormais roi. Premier en son royaume il en est également le Pilier, le Principe. Dans le Royaume intérieur, seul règne l'Un. Et là il n'y a que l'Un, il n'y a pas de place pour deux. Là où tout est vacuité, il n'y a pas de place même pour Dieu. Dans le Royaume, autre que Moi n'est pas :

*« Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage... »*

*« Donnez à César ce qui est à César,
donnez à Dieu ce qui est à Dieu,
et ce qui est à moi, donnez-le-moi. »*

(log. 75 ; 100)

*

MIETTES DE GNOSE

*« Les paroles que je vous dis sont esprit et elles sont Vie. »
Jean, VI, 63*

« Ce château fort de l'âme est tellement un et simple, cet un unique est tellement élevé au-dessus de tout mode et de toute puissance que jamais puissance ni mode ni Dieu lui-même n'a pu y regarder... Pour que Dieu le pénètre de son regard, il lui faut se dépouiller de tous ses noms divins et des propriétés de ses Personnes... Il faut qu'il soit l'Un dans sa simplicité, sans aucun mode ni propriété, là où il n'est ni Père, ni Fils ni Saint-Esprit et où il est cependant un Quelque chose qui n'est ni ceci ni cela »

Maître Eckhart, Intravit Jesus in quoddam castellum

« Au fond, le seul courage qui soit exigé de nous est celui qui nous permet d'affronter ce que nous pouvons rencontrer de plus étrange, de plus singulier, de plus inexplicable. En ce sens, l'humanité a été timorée, et il en est résulté un dommage irréparable à l'égard de la vie : les expériences appelées 'visions', ce qu'on appelle 'le monde des esprits', la mort, toutes ces choses dont nous sommes si proches, ont été jour après jour repoussées loin de nous, si bien que les sens qui nous auraient permis de les percevoir se sont atrophiés. Sans parler de Dieu. »

Rilke

*« Il reste en place mais voyage au loin.
Il est dans le repos mais se déplace partout »
(Katha Upanishad II, 21)*

*

COURRIER DES LECTEURS

A PROPOS DE HUANG-PO

20 juin 2016 Bonjour Yves,

Il y a un passage du seul Huang-po en ma possession (entretiens P. Carré) qui me pose problème. Une autre version est peut-être plus précise. Le passage est le suivant, lorsque Pei-sieou offre un exposé (Ou un poème dans ma version) :

*« Huang-po posa le texte sans le lire.
Est-ce que tu comprends ?
Non, je ne comprends pas.
Tu ne peux comprendre que l'expérience directe.
Si on l'exprime par des mots, ce ne sera pas notre enseignement »*

Il y a une suite à ce dialogue dans mon bouquin :

*Pei-sieou demande à Huang-po:
« A qui confierez-vous votre méthode ? »*

Il semble aspirer au titre d'héritier spirituel. La réponse de Huang-po est élégante mais négative me semble-t-il :

*« Certes j'ai là deux mains qui ne font rien,
mais elles ne peuvent pas saluer un (réel) indifférent. »*

Le chinois offre plusieurs traductions certainement. Quelle est la tienne? Sincèrement,

Louis-Marie

*

20 juin 2016 Bonjour Louis-Marie

Mes connaissances en chinois sont un peu limitées mais dès que j'aurai un temps je fais faire quelques recherches. Pour l'instant je n'ai trouvé que ceci dans le texte d'Émile sur les Maîtres du T'CHAN : « Huang-po fut sans doute protégé par Pei-sieou. Il mourut très âgé, entre 849 et 855. Son enseignement a été conservé grâce aux notes prises par Pei-sieou. Ce dernier rédigea en 857 deux recueils : le *Tch'ouan-sin fa-yao* (L'essentiel de la méthode de transmission de l'Esprit) et le *Wang-ling lou* (Recueil de Wang-ling). Ces deux recueils ont été traduits en français sous le titre suivant : “ *Les Entretiens de Houang-po, Maître Tch'an du IXe siècle, présentation et traduction du chinois par Patrick Carré, Les Deux Océans, 1985* ”

Dans sa préface, Pei-sieou écrit : “ *L'esprit était son unique transmission et il n'avait*

pas d'autre méthode spirituelle. Cet esprit aussi est de substance vide et toutes les situations où il peut se trouver sont paisibles. Comme la grande roue du soleil qui s'élève dans le ciel, il rejaillit de lumières et sa pureté reste sans taches. Qui l'atteste n'y voit ni ancien ni nouveau, ni profondeur ni superficialité. Qui le prêche ne l'explique pas théoriquement, ne s'instaure pas fondateur d'école spirituelle, n'ouvre point boutique. On y accède directement, mais à la moindre réflexion, on s'en détourne, et c'est ultérieurement qu'on retrouve sa fondamentale bouddhité. Ainsi, ses paroles étaient simples, ses raisons directes, sa voie abrupte et sa pratique solitaire. Des quatre coins de l'empire les disciples affluèrent au mont (Huang-po), qui à la seule vue du maître s'éveillaient. Un millier de personnes formaient cet auditoire. ”

On peut aussi comprendre : "Je ne puis pas plus transmettre la Voie que le son d'une seule main. Celui qui saisit le son d'une seule main est au-delà de tous les sons (indifférent à toute transmission). "

Où est donc le son d'une seule main ?

Amitiés

Yves

*

21 juin 2016

Ton interprétation me convient parfaitement, je n'aurais pas dit mieux !

Cher Yves, ou alors à coup de bâton !

Ou alors, comme un écho au silence.

Sur les registres du chant.

Amitiés

Louis-Marie

*

TRIMURTI, TRIKAYA ET TRINITÉ

22-6-16 : Yves à Dad

Bonjour Dad

Je relis actuellement mon manuscrit sur "*Jésus et l'Inde*" qui doit paraître d'ici la fin de l'année.

J'écris notamment :

"On peut donc légitimement se poser la question de savoir si le dogme chrétien ne serait pas marqué d'influences indiennes. Il est tentant de comparer la Trimurti avec le mystère de la Sainte Trinité. Comment cette grandiose conception a-t-elle pu s'imposer à l'Église, alors qu'on n'en trouve nulle trace dans la Bible ? Selon le symbolisme trinitaire Brahmâ, le Dieu Créateur, donne aux hommes les Védas de la même façon que Dieu le Père crée le monde, donne les Tables de la Loi et inspire la Bible. Vishnou, comme Jésus, s'incarne sur terre pour sauver l'humanité : Jésus en ce sens est un avatâra (une descente de Dieu sous une forme humaine). Shiva est le Dieu du Yoga et de la destruction, du monde au plan cosmique et de l'ego au plan individuel : il correspond alors au Saint-Esprit, le Paraclet dont la venue est attendue pour la fin des temps et qui, sur le plan intérieur, donne l'illumination par l'effacement de l'ego."

Or je lis dans un ouvrage écrit par un auteur catholique (ultra intégriste il est vrai) exactement le contraire : c'est le dogme chrétien qui aurait inspiré la notion de Trimurti hindoue, ce qui me semble parfaitement invraisemblable. Je voudrai avoir confirmation de savoir à partir de quelle époque trouve-t-on développée la notion de Trimurti dans les textes sacrés de l'Inde. Il me semble qu'elle était déjà connue à l'époque du Bouddha, en tout cas bien avant les débuts du christianisme... Quel est le point de vue du professeur de philosophie orientale ?

*

23-6-16 Dad à Yves

Salut, Yves !

Je vois beaucoup plus d'influence du Bouddhisme sur les débuts du Christianisme :

1. la pratique de la confession est une invention de Gautama, comme une obligation de la part des moines, des Bhikkhus, le soir de la pleine lune, et le soir de la nouvelle lune ;
2. le retrait du monde, la chasteté, et l'importance du renoncement en faveur de la contemplation ;
3. la notion de "ecclesia" prise de l'institution du Sangha, encore une invention du Bouddhisme ;
4. le monachisme, extension du Sangha, est certainement une influence du Bouddhisme ;
5. la mise en valeur d'une conception immaculée dans le cas de Gautama est antérieure à celle de Jésus, une légende unique aussi dans la tradition indienne, où le Brahmanisme glorifie la femme devenue mère, le nom *jananī* (celle qui fait naître) témoigne d'un grand prestige ;
6. la notion du salut universel est bouddhique, avec l'idéal du Bodhisattva du Mahāyāna, une notion qui traverse la Kabbala au 1er siècle A.C. ;
7. SURTOUT, ET SURTOUT la doctrine des 3 Corps (TRI-KĀYA), du sanscrit kāya corps, le TRI-KĀYA se compose du Dharma-kāya (Corps du Dharma = Le Père), Nirmāna Kāya = Corps de Transformation, c'est-à-dire, Gautama Bouddha (l'Éveillé), historique (le Fils) ; le SAMBHOGA-KĀYA Corps de Félicité, (= le Saint Esprit) c'est-à-dire le Bienheureux « Nirvanisé » qui participe du Corps Transcendental, du Dharma-kāya, en suivant l'enseignement du Corps Nirmāna, pour aboutir à être (de) la même essence que celle de Gautama. En d'autres mots : tout être vivant est essentiellement homogène avec l'essence "bouddhique ". En anglais la formule est "*Buddha-nature*". La différence fondamentale entre le TRI-KĀYA et la Doctrine Trinitaire consacrée par le Concile de Nicée, vient du fait que le TRI-KĀYA est non-dualiste, tandis que la doctrine de Nicée est dualiste. A Nicée les évêques réunis ne savaient pas, ne pouvaient comprendre, la merveilleuse synthèse opérée depuis des siècles par les Indiens qui - paradoxalement - pratiquaient cette transsubstantiation de l'Histoire en Mythe qui ouvrait le chemin vers la

finalité du destin de l'Homme par l'accomplissement mystique du "moi" en l'UN ! Ils capitulaient devant Saint Paul qui mettait un cadavre au centre du culte en occultant le Christ vivant.

Une autre influence du bouddhisme, c'est l'invention du prosélytisme par le roi Ashoka. Le prosélytisme ne se pratiquait aucune part avant Ashoka (3ème siècle A.C.). La différence entre cette pratique qui au début occupait la vie active du Bhikkhu était, et l'est encore de nos jours, d'ordre psychologique, tandis que la conversion dans le Christianisme et dans l'Islam se traduit par une association sociale à l'Ecclesia ou au Umma, soumise aux dogmes et aux prescriptions révélées, donc extérieures par rapport à l'esprit.

Il faut sortir de notre image du monde contemporain avec ses coupures et ses divisions entre les différentes nations si l'on veut vraiment comprendre, ou plutôt, d'essayer de capter et comprendre les relations entre les diverses doctrines anciennes qui se côtoyaient pendant les 4 ou 5 siècles A.C. Les missionnaires bouddhistes étaient actifs pendant les trois siècles A.C. Les Grecs Séleucides devenaient Bouddhistes. Le Musée de Lahore aujourd'hui affiche une fierté nationale assise sur les restes des statues de Taxila que les Musulmans ont dévasté. C'est l'art du Gandhara Bouddhiste. L'Empereur Ashoka envoyait ses missionnaires aussi vers l'Ouest, en Alexandrie, en Macédoine. Tout ce Moyen Orient était brassé par le Bouddhisme, plus tard par le Christianisme Nestorien, par les Esséniens, etc. C'était un terrain bien plus international que ce que représente aujourd'hui l'UNESCO !

Timidement certaines récentes publications sur MANI, par exemple, font référence à l'influence du Bouddhisme sur les Essènes, la Kabbala, le Christianisme naissant. Remarquez que Jésus ne fonde pas l'institution du monachisme. Saint Paul est bien plus politique que mystique. Le monachisme Chrétien est d'origine orientale, il l'est encore de nos jours, en Syrie, où il est menacé de disparaître. Il faut aussi comprendre que les spiritualités orientales sont restées occultées pendant surtout les derniers siècles, à cause du triomphe militaire de l'Occident, un triomphe qui a réussi à coloniser la mentalité de l'Occidental qui lui a fait voir l'Indien, par exemple, comme un charmeur de serpents ou un banal chiromancien de bazar !

La ressemblance entre la doctrine Nicéenne et la doctrine Brahmanique de l'*avatāra* (= descente) liée à l'un des grands dieux (*mahādevas*), Viṣṇu. Śiva est seul, Il n'a pas de descentes. Je n'ai aucun document littéraire, ou archéologique, ou autre, pour oser croire que, selon Jean, le Logos se fait chair en Jésus, est un emprunt à la doctrine vichnouite (*vaiṣṇava*) du Brahmanisme. Ce fut une époque où les idées se transmettaient par la parole. Il faut se rappeler que l'Oracle de Delphes a duré environ mille ans, sans qu'il en reste un mot écrit comme témoignage. Cependant, en ce qu'il s'agit de Jésus la ressemblance entre le Logos et l'*avatāra* de Viṣṇu est frappante. Mais pour les autres attributs du Christianisme je vois une influence substantielle directe du Bouddhisme. Pour la première fois je rencontre, dans la préface de P. Martin, une allusion dans son livre sur MANI, au Bouddhisme qui affecte les démarches des spiritualités chrétiennes, et les mouvements qui traversent les Balkans jusqu'au bûcher de Montségur qui marquait - malheureusement - la fin des Cathares. Ce fut un crime

immense de traiter la Gnose comme une hérésie!

Avec et depuis Constantin, l'Église en Europe s'est davantage préoccupée de politique que de mysticisme. Je retiens encore ce que le professeur J. L. Mehta m'a dit un jour, au campus de la Banaras Hindu University, en parlant - c'était en 1956 ou 1957 - à l'occasion du veto Soviétique en faveur de l'Inde, contre les autres puissances occidentales (France, Angleterre, Etats Unis), au sujet du Kashmir : " *The hostility of the West towards us is not political. It is metaphysical. They cannot understand and accept our Weltanschauung of the ONE !* " Il avait raison. Je n'ai aucune preuve, aucun signe, que mes étudiants, ou mes collègues, aient réussi à entériner cette notion si Indienne (dans le Bouddhisme, le Jāinisme et dans le Brahmanisme) de l'UN. Le dualisme est si facile à comprendre. Il faut le dire, sans patriotisme, sans faux nationalisme, que l'Inde est le seul endroit, le seul espace, la seule culture qui ne soit pas une civilisation de Force et qu'elle est la seule culture mystique de l'Histoire, réussie avec une volonté travaillée par la pensée de Patañjali. Ce que Jésus a dit ou n'a pas dit, fait ou n'a pas fait, il les a tous accomplis avec son corps. Et c'est cela, c'est avec leur corps, que Bouddha, Mahavira, et les Brahmanes ont œuvré pour la perfection du soi en Nirvāna, ou en Mokṣa, ou en Kaivalya, dans le corps, en ce monde. Les voies du mysticisme sont multiples.

Aussi je prône - et je le dis dans mes livres - une sortie de la Terre Morte de T. S. Eliott (cf. son *Wasteland*) - par la rencontre harmonieuse, comme une arche se tenant sur les deux pans des mysticismes Chrétien et Indien, où l'un soutient l'autre, et les deux se conjuguent pour en faire l'harmonie créative d'une Humanité bienfaisante et pacifique.

Il y a certainement une ressemblance formelle entre la Trinité Nicéenne et la mention des trois divinités fondatrices du Brahmanisme - Viṣṇu, Śiva et Brahmā. Mais dans le sens de la grande tradition théologique de l'Occident, la ressemblance, par rapport à l'Histoire et aux dimensions existentielles engendrées par la théologie dogmatique, je vois une influence substantielle du Bouddhisme sur les développements de certaines spiritualités nées au Moyen Orient.

En Décembre 1976, pendant une conversation avec le grand historien de l'Art Hindou, dans son bureau au Musée National de Delhi, C. Sivaramamurti me confiait, en réponse à une de mes questions, que son monument favori est la TRIMURTI de Elephanta. Elle représente Śiva avec ses trois figures - à gauche, sereine, calme, du Créateur, au centre, face au visiteur, souriante, du Protecteur et du Sauveur, et à droite, avec le bout de la langue entre les dents, les yeux ouverts de colère, du Destructeur. Il est le Temps dont les trois fonctions sont de faire naître, de faire vivre, de dévorer. La Trimurti représentée par Śiva est différente de la Trimurti que vous opposez au prêtre ignorant et démesurément auto-suffisant. Cela me fait penser à la petite phrase de Émile Gillibert qui fait de Jésus l'enseignant du Bouddha. (Je n'ai pas omis cette phrase dans ma version anglaise, vu son absence).

Laissez-moi dire un dernier mot : je suis reconnaissant au sort qui m'a fait naître à l'Île Maurice qui est si petite. C'est pourquoi je ne comprends pas le sens de certains mots tels que le Nationalisme, le Patriotisme, et autres -ismes qui morcellent et effacent

le sens vrai de vivre. Dans le silence je me tourne toujours vers mon "janeo", cette belle cérémonie du *upanayana* qui se terminait par le geste de mendier auprès des assistants. C'est cette identité qui m'a soutenu dans une existence qui n'a pas été facile. Et c'est pourquoi je me trouve si bien avec l'Étant mystique de l'Inde. Je souhaite que l'Occident apprenne à intégrer les pensées profondes de Maître Eckhart afin de récupérer ce qui a été perdu avec la violente suppression de la Gnose. Et c'est avec ce vœu que je compte terminer mon dernier livre sur le Rāmāyaṇa.

Dad Prithipaul

*

BIBLIOGRAPHIE

LES ENTRETIENS DE LAHORE ENTRE LE PRINCE IMPÉRIAL DÂRÂ SHIKÛH ET L'ASCÈTE HINDOU BABA LA'L DAS

*

Q. : Il est de règle que, lorsque des Musulmans meurent, on les enterre et, quand ce sont des Hindous, on les brûle. Mais si un derviche musulman, qui se trouvait habillé en hindou, mourait, qu'en ferait-on ?

R. : Tout d'abord, être enterré ou brûlé est une alternative concernant l'existence matérielle. Or le derviche ne se soucie pas de son corps, qu'il a abandonné pour se plonger dans l'océan du bonheur qu'il y a à connaître Dieu. Il a quitté l'existence matérielle, il s'est anéanti et s'est trouvé exalté. Pareil au serpent qui, laissant sa peau dans sa jeunesse, entre dans son trou, le derviche ne se soucie plus aucunement de sa peau...

Commentaire :

Pour les soufis, les différentes voies sont comme les rayons d'une roue qui toutes convergent vers le même centre. Seul celui qui se tient en contre réalise que toutes les voies mènent au même but et qu'il n'est donc qu'un seul Dieu. Le corps est donc - tout comme le vêtement extérieur - sans importance et relève du monde des apparences. Il est possible que Dârâ fasse ici allusion à son propre maître, Sarmad. En effet, ce dernier, marchand juif originaire d'Iran, se convertit à l'Islam tout en enseignant à Dârâ la grandeur des Upanishads et de la Bhagavad Gîta. A ceux qui lui reprochent son ouverture d'esprit, il aurait répliqué :

*« Sarmad a suivi la voie de l'Amour sans se soucier du scandale.
Venu du judaïsme il s'est converti à l'Islam,
Et lorsqu'allant plus loin il s'est détaché de l'Islam,
Il est entré au paradis de Râm et de Lakshman. »*

Parallèles :

La Mort ne peut m'atteindre, elle est morte en moi-même :
Ils sont seuls à mourir qui ne connaissent pas Râm !
« La mort est proche », « Il faut mourir », tous disent cela :

Qui trouve la Paix, s'il meurt, accède à l'éternel !

Kabîr

Ô Kabîr, que nul ne soit fier de ce corps !
Aujourd'hui ou demain il faudra le quitter,
Comme un serpent sa peau !

Kabîr

Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort, ni peur,
parce que Jésus a dit :
Celui qui se trouve lui-même,
le monde n'est pas digne de lui.

Th 111

Ce corps est une maison de passage. Lorsqu'on nous le demande, il faut quitter les lieux. Construisons avant la mort notre propre demeure afin de ne partir que pour vivre dans la Béatitude éternelle.

Mata Amritanandamayi

J'ai pleuré en naissant et je mourrai en riant.

Nisargadatta, *Je suis*, p. 82

*

Q. : Le libre arbitre de l'être est réellement adorable ; ainsi est-il dit dans les livres que le libre arbitre est, en soi, bienheureux ; mais comment peut-on s'en rendre compte ?

R. : Le libre arbitre est Dieu, dont la royauté est sublime : et c'est aussi la création.

Q. : Il est dit dans les livres persans que le mystique est sans naissance.

R. : C'est ainsi que ces livres s'expriment. En réalité, les mystiques n'ont plus aucune existence, car craignant que leur existence ne les ramène dans les liens de la spécification, ils l'ont coupée et s'en sont libérés ; ils n'ont donc plus du tout de naissance...

... Les auteurs des livres persans, pour la plupart, étaient des hommes arrivés à la perfection : ils avaient donc purifié leur cœur des penchants charnels, et s'étaient anéantis avant que de mourir. Or dans le cas d'un homme arrivé à la perfection, le mot « naissance »... devient impropre : car cet homme est arrivé à un état unique, d'où il ne revient plus à l'existence : les Hindous appellent cela le

salut (mukti). Arrivé à cet état, il n'y a plus rien à dire...

Commentaire :

Mukti (qu'il vaut mieux traduire par délivrance) est un état, ou plutôt, une absence d'état, indéfinissable. Au-delà de l'être et du non-être, le délivré-vivant transcende l'unité comme la multiplicité. Que dire de ce dernier, sinon qu'il est unifié en l'Un ? Être délivré, c'est voir le Soi en toutes choses, par-delà les limites illusoire de l'ego, au-delà de la vie et de la mort, au-delà des vagues impermanents du samsâra. C'est au-delà du par-delà, saisir Cela qui est.

Pour Dârâ, *Mukti* est la résorption de toutes les déterminations dans l'Essence divine. Il y voit l'équivalent dans un verset du Coran : « ...la satisfaction d'Allah est plus grande. C'est là le Succès Immense » (IX, 72). *Mukti*, c'est entrer dans le Paradis suprême « où ils seront accoudés éternellement » (Coran XXII, 4), ce qui est possible dès cette vie pour certains : « le jîvan-mukta (le délivré-vivant) est... celui qui atteint, dès son vivant, à la gnose de Dieu, le Très-Haut, et, ... qui voit et connaît, en ce monde-ci, l'unité de toute chose... » (Majma' Al-Bahrayn XX).

Dârâ distingue trois catégories de délivrance. La « délivrance en cette vie » (*jîvan mukti*) est celle du délivré-vivant qui a réalisé l'unité de toute chose. La « délivrance universelle » ou « délivrance de tout » (*sarva mukti*) consiste en l'annihilation dans l'Essence divine et englobe tous les êtres délivrés après la résurrection majeure. Enfin la « délivrance éternelle » (*svada mukti*) correspond à la Gnose suprême de celui qui, quel que soit l'état ou le degré de l'être qu'il puisse assumer, reste toujours gnostique. Il n'est en ce sens d'autre Paradis que la Gnose, à laquelle fait allusion ce verset du Coran : « Et où ils seront, immortels en éternité » (IX, 22).

Parallèles :

Il est le Maître, Il est Hari,
Et Il est en même temps le servant de Hari !
Mais pour celui qui sait n'existent la naissance ni la mort,
Et Maya, dépitée, disparaît devant lui !
Kabîr

Ce Soi qui connaît ne naît jamais, ne meurt jamais.
Il ne vient de nulle part, il ne devient personne.
Il est non-né, premier, éternel,
Il ne meurt pas quand le corps est tué.
Katha Upanishad II, 18

C'est le non-né qui connaît le non-né.

Mandukya Upanishad

Avant qu'Abraham fût, Je suis.

Jn VIII, 58

La Vraie Nature n'a ni naissance, ni mort, ni venue, ni départ.

Houei-Neng

Meurs avant de mourir.

hadith

Meurs avant de mourir, afin de ne pas mourir quand tu devras mourir : ou bien il te faudrait périr.

Angelus Silesius IV, 77

*

PHILIPPE VAILLANT
LE PRÉSENT DU CONTE
Etude sur l'oralité du conte traditionnel
et ses fondements métaphysiques
L'Harmattan 2013

Le présent du conte est d'abord, au sens d'offrir, présent de la beauté et de la profondeur des contes, de leur “texte oral”, des mythes et épopées. C'est aussi, pour le temps présent, une invitation à découvrir l'oralité et ses exigences humaines, délaissées de nos sociétés mécanisées et informatisées.

La permanente actualité du conte nous rend intelligible le présent, notre condition d'homme, révélée dans le rapport entre merveilleux et monstrueux autour duquel la parabole se construit. Aussi le conteur est-il proche du musicien par une oralité qui conjugue rythme et symbole, pour notre enchantement.

A la fois populaire et savant, le conte a une portée métaphysique qui explique sa capacité à toucher le plus grand nombre sans faire l'impasse du sens, dans ses attraits multiples.

*

Les civilisations sont issues des traditions spirituelles et commencent par une tradition orale, c'est-à-dire la transmission des principes universels par un enseignement oral de maître à disciple. Connaissance issue d'une tradition antérieure qui vient de s'éteindre et qui transmet à son tour ce qu'elle a reçu dans la chaîne des mondes... (p. 37)

Généralement, le conte insiste sur les débuts de l'initiation et la difficulté des épreuves. Il n'est pas facile de trouver le maître à la hauteur et les prises de conscience relèvent de la volonté. Les mots deviennent rares lorsque le conte aborde la deuxième mort. Au-delà ce ne peut être que le silence, ce qui est le plus difficile à faire entendre. Le conte s'adapte selon l'évolution des civilisations, qui, nous le savons, sont mortelles dans le cycle qui les porte et qu'elles manifestent... La tâche du conteur n'est pas facile de parvenir, avec ce qui est transmis par l'écrit, à retrouver l'intégralité de la tradition, de ce qui est à transmettre, pour éviter de tomber dans le divertissement, ainsi que cela domine dans ce qu'on appelle aujourd'hui la culture. (pp. 74-75)

Le conte est inséparable de la tradition qui le porte, et toutes les traditions dans l'histoire du genre humain procèdent de ce que René Guénon appelle “la Tradition Primordiale”, à l'aube du présent cycle d'humanité. Encore une fois, le conte est

d'essence métaphysique et c'est la meilleure réponse qu'on puisse donner de son origine, proprement supra-humaine dans l'acte de parole.

(p. 88)

Une civilisation se construit sur la parole. Les hommes ont besoin de la parole, parce que, à elle seule, elle est présent de l'humain. Selon les cycles de son évolution, une civilisation a recours à la parole aux différentes étapes de son développement pour se régénérer ou pour avancer.

(p. 191)

Le conteur de transmission n'a pas besoin du spectacle qui donne à voir. Il donne à entendre par les moyens de la présence, la voix, le regard, le geste, sa posture devant un auditoire limité, sans aucunement recourir aux moyens modernes de l'amplification de la voix. Parce que la voix est agent d'apparition du rythme, parce que le rythme est la finalité du conteur.

Le conteur se sait maillon dans la chaîne de transmission dont l'origine remonte à l'aube des temps. Il se veut médiateur par son métier d'artisan de la parole, responsable en tout point du "texte oral" né de l'improvisation qu'il ne cesse de parfaire dans l'expérience pour transmettre. Il sait que ce qu'il transmet est au-delà de son individualité et de ce qu'il peut en comprendre...

(p. 192)

*

Philippe Vaillant est à la fois enseignant et conteur, deux fonctions dont le trait d'union est la transmission par l'oralité. Sa formation de Lettres classiques lui donne accès aux grandes oeuvres faites pour la parole de l'antiquité grecque et son "métier" de conteur lui ouvre celles des traditions celtique et hindoue, avec pour guide l'oeuvre de René Guénon. Transmettre est le maître mot de sa vie, aux étudiants comme au public touché par la puissance et la beauté de la tradition orale. Il est notamment l'auteur de *L'Odyssée, mythe et transmission, transmission et rite*, Éditions Michel de Maule, 2002; *Les 4 Fils Aymon, étude de la symbolique*, Éditions "Les 3 mondes", 2007 ; *René Daumal, "le désir d'être"*, Éditions "Les 3 mondes", 2008 ; *Les vitraux de Mèzières, oeuvre de René Dürrbach*, Éditions "Les 3 mondes", 2009.

*

FRANCOIS CHENG
OEIL OUVERT ET COEUR BATTANT
Comment envisager et dévisager la beauté
Desclée de Brouwer, Poche, 2016

Au cœur du mystère du mal qui traverse notre monde, comment envisager la beauté ? Et, allant plus loin, comment la dévisager en vérité, sans fuite ni artifice ?

A travers une méditation aux confins de l'Occident et de la grande tradition chinoise, François Cheng invite à cette authentique contemplation. Car par-delà la création artistique, la sainteté révèle la beauté de l'âme et se découvre l'autre mystère, celui du Beau qui justifie notre existence terrestre. Alors, nous ne pouvons entrer que pas à pas dans ce qui nous dépasse et nous transfigure. L'œil ouvert et le cœur battant.

*

A mes yeux, c'est avec ce fait de l'unicité des êtres que commence la possibilité de la beauté... L'unicité transforme chaque être en présence, laquelle, à l'instar d'une fleur ou d'un arbre, n'a de cesse de tendre, dans le temps, vers la plénitude de son éclat singulier, qui est la définition même de la beauté. En tant que présence, chaque être est virtuellement habité par la capacité à la beauté...

Les meilleurs artistes n'affichent point leur ego ; ils s'oublient dans l'acte de créer. Chez eux, le style n'est pas une préfabrication ; le style vient après, lorsque la vision qu'ils portent est entièrement résorbée dans l'ouvre engendrée...

Parlant de Cézanne, Rilke a dit que le vieux peintre s'était campé devant la Sainte-Victoire, la contemplant humblement, fidèlement, comme un chien... Il sait que plus il se fait vide, plus il est à même de se laisser habiter par une immense chose qui le dépasse, par cette force géologique qui, depuis le cœur du feu originel, effectue son irrésistible montée, et qui, de strate en strate, gagne l'air libre de l'espace sans limites, à la rencontre de la lumière, se cristallisant en ce superbe bloc granitique à mille facettes... L'homme ébloui se transforme alors en célébrant...

*

POÉSIES

L'HORRIBLE RÉVÉLATION

L'Orient... a toujours proclamé l'identité du monde sensible et du monde subjectif...

L'Orient, tout d'abord, de l'antique loi de participation tira la seule authentique méthode de connaissance. Connaître est le reflet de créer. Pour connaître le sujet doit s'identifier à l'objet. L'individu doit tout d'abord projeter sa conscience tout entière dans la chose à connaître, se métamorphoser en elle par fascination puis par retour l'intégrer en soi. Dans ce geste double de l'esprit tient toute la Voie directe, la marche du développement spirituel.

L'initiation de l'esprit humain à sa fin universelle et une s'accomplit selon ce rythme. L'esprit doit tout d'abord faire vivre une idée, en créant une forme. Qu'il imagine cette forme avec une concentration de pensée poussée par un long et subtil entraînement jusqu'à produire l'objectivation de l'image subjective. Alors la forme qu'il a engendrée, vivant d'une existence qui lui est propre s'égale aux autres formes du monde extérieur. De sorte que s'il sait par la démarche inverse intégrer en lui l'image qu'il avait projetée au dehors il pourra également intégrer en lui tout le monde extérieur comme une ombre vaine et noyer dans le même néant toute objectivité et toute subjectivité jusqu'à se saisir en tant que conscience unique de l'Être Un. Il a atteint ainsi le sommet de la connaissance.

De là cette effrayante gymnastique du « Je suis cela » et ces drames éternels que l'initié se crée et se joue à lui-même dans SA propre solitude. De là cette science qui connaît la perfectibilité infinie de la raison concrète et la marche ascendante qui identifie en l'unité de l'être toutes les contradictions. Pour celui qui sait que tout ce qui est sorti de l'Esprit doit rentrer en lui, il apparaît soudain dans une illumination terrible, que l'erreur n'est qu'un mot, que tout est vrai de mille façons possibles et que tout ce qui fut une seule fois rêvé existe à l'égal de toutes les existences distinctes, ni plus ni moins illusoire qu'elles.

Roger Gilbert-Lecomte

Extrait de : *La Vie l'Amour la Mort le vide et le Vent*, Poésie/Gallimard, 2015, pp. 165-167

*

VAIRÂGYA – SATAKAM

Tu descends au fond de l'enfer
Puis ressors et parcours les airs.
Sur la terre entière tu erres,
Ô pensée aux ailes légères.
Pourquoi ne te souviens-tu point
Fût-ce une fois, par chance, au moins,
Du pur Absolu qui réside
En toi et vers la paix te guide ?

A quoi bon la Smriti, les immenses Sâstras,
Les Purânas ou les Védas
Et ces rites par quoi l'on obtient un modeste
Cabanon pour séjour céleste ?
Hormis ce qui, pareil au feu du temps, détruit
Les malheurs du monde et conduit
Dans le bienheureux Soi, tout le reste n'est guère
Qu'un vain compte d'apothicaire.

Smriti : « Mémoire », « Tradition », commentaires traditionnels

Sâstras : Traités inspirés consacrés à la grammaire, aux rituels, aux mathématiques, aux Védas

Purânas : les « Anciens », principaux recueils mythologiques

Védas : « connaissance », les quatre principaux livres sacrés des Hindous

Extrait de Brartrihari, *La Centurie du renoncement*, traduit du sanskrit par Dominique Wohlschlag, Orphée/La Différence, 1993 pp. 73-75

INFINIMENT PROCHE

Né à Paris le 28 juillet 1950, Zéno Bianu, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages, est poète, dramaturge, essayiste, traducteur, auteur d'anthologies. Proche de l'oralité, attiré par l'Orient, il séjourne régulièrement en Asie. Il est notamment co-auteur d'une anthologie de poésie chinoise (*La montagne vide*), de deux anthologies de haïkus ainsi que d'un essai sur *Krishnamurti ou l'insoumission de l'esprit*. Il est considéré comme *l'un des poètes les plus remarquables du temps présent*.

*

on ne fuit plus
le monde
c'est lui
qui nous quitte
(*Grammaire des étoiles*)

*

enroulée
dans la signature du vide
en attente pure
(*L'ombre du paradis*)

*

quel est ce lieu
où la naissance du monde
écoute à l'intérieur de nous
(*L'île du dedans*)

*

avec
moi en toi
comme un dieu
au secret blessé
(*Le prénom du visage*)

*

j'ai nagé
dans le cœur du cœur noir
mordant à ton absence

(Psaume)

*

vie et mort c'est tout un
vie et mort c'est sans fin

(Dans la bouche d'une étoile)

*

je crois qu'il faut mourir
puis vivre
mourir avant de mourir
pour ne plus aimer mourir

(Credo)

*

sous le soleil de la conscience
je commencerai par être
en devenant ce que je suis

(Rituel d'amplification du monde)

*

la rose de personne est sans pourquoi

(Poème des degrés)

*

Dieu est un bébé qui dort

(Langue sur langue)

*

on dit que tu es vierge et mère
sainte et prostituée
on dit que tu es animale et divine
éclairante et nocturne
que tu enfantes en continu
les mondes des êtres et les choses
que tu déploies tous les possibles de la femme

que tu es l'énergie même...

tu ne sais qui tu es
mais tu sais que tu es
caverne arbre et source
rose et matrice
tu es le centre du monde vivant

(Femme aux cent-huit noms)

*

Derrière ton regard
un double de lumière
qui sourit

*

le chemin de l'éveil est celui des oiseaux

*

Marcher
marcher
jusqu'à disparaître
(Tremblements)

*

Extraits de ZENO BIANU, *Infiniment proche* et *Le désespoir n'existe pas*, Poésie/Gallimard,
2016

INGEBORG BACHMANN

On n'en finit pas de découvrir Ingeborg Bachmann née en 1926 à Klagenfurt en Autriche, décédée accidentellement en 1973 à Rome en laissant derrière elle des centaines de pages inédites. Poétesse et écrivaine énigmatique et inclassable, elle a connu un succès fulgurant dans les années cinquante et soixante. L'amitié, voire l'amour, l'ont liée à plusieurs des grands écrivains de son temps : Paul Celan, Heinrich Böll, Max Frisch... Elle collabore avec le compositeur Hans Werner Henze qui met en musique deux de ses poèmes (*Aria I, Aria II*). Son œuvre témoigne de la constance d'une quête intérieure marquée par l'expérience des ténèbres mais transcendée par la soif de la lumière et la foi en l'amour. Nous avons sélectionné quelques poésies où il nous semble avoir retrouvé une résonance gnostique.

*

Je me tiens rayonnante devant les plus profonds abîmes,
afin de connaître leur sens ultime
Et il m'est permis aux heures magiques
D'aller à l'origine, au fond des énigmes.

(*Profession de foi*, p. 61)

*

Ton ombre est également une lumière
qui s'étend infiniment
Un son venu des profondeurs de la mer
Sur la corde de silence un chant.

(p.83)

Comment me garder ? J'ai oublié
d'où je viens et où je vais...

Mais en moi chante encore un commencement
- ou bien une fin – et combat ma fuite...

(*Comment m'appeler ?* p. 111)

*

Comme Orphée je joue
sur les cordes de la vie la mort
et face à la beauté de la terre
et de tes yeux qui administrent le ciel
je ne sais dire que de l'obscur...

Mais comme Orphée je sais
du côté de la mort la vie
et pour moi bleuit
ton œil à jamais fermé.

(*De l'obscur à dire*, p. 137)

*

... je suis
résolue à écrire ce qui fut au commencement !
Veillez à rester éveillés !

(*Bois et copeaux*, p. 157)

*

Ce qui te divise, c'est toi-même. Répands-toi
et reviens initié, revêtant une forme nouvelle d'adieu.

(*Grand paysage près de Vienne*, p. 199)

*

Et alors que je me buvais moi-même
et que les tremblements de terre
berçaient mon pays aîné,
je fus éveillé à la vue.

Là m'échut la vie.

(*Le pays aîné*, p. 329)

*

Au bord du Nil la nuit, au bord du Nil,
où les étoiles pendent jusque dans ta bouche,
et ton cœur sec et de nouveau humecté,

dans la nuit d'Égypte,
où tu ne fus pas encore, mais sera bientôt
pour donner au Sphinx ta réponse.

Dans la nuit bleue

quand dans la bouche toujours ouverte la langue du désert
cherche ton humidité
quand cela te consume,
ton son épuisé
est proche de ma réponse.

Vie de ma vie
bouche ensauvagée
expulser de toi le souffle
et ne plus laisser de souvenir,
laisse-moi être au plus profond de moi,
laisse-moi être au plus profond de toi

(*Énigme*, p. 507)

Extraits de Ingeborg Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, trad. Françoise Rétif, Poésie/Gallimard, 2016

*

PRÈS DU SAUT DE LA VIERGE

près du saut de la vierge
au soleil des longhoses
et des anneaux couleur de sang
un cardinal ou deux batifolent

sans souci de leur nid

et les oiseaux multicolores
en multiples langages
chantent gazouillent et crient
celui par qui tous chantent

le silence du chant

oiseaux la vierge oiseaux lunette
jouant et sautillant
célèbrent au même instant
celui pour qui tous dansent

l'oubli même de la danse

ô jour lève-toi ô mon cœur
d'une avalanche de fleurs
et de rosée tombée du ciel
je viens boire sur tes lèvres

la source sans fond
de notre amour sans fin

Yves

*

SUICIDE

Dans l'encre mouillée de mon ciel breton
L'éclair d'orage disait la messe.

Dessous des oiseaux
De-ci de-là la servaient.

L'un d'eux telle une flèche
comme un défi,
vers quelle communion?
Piqua droit dans les nuages.

VOLUTES

À dix degrés de la verticale
Feu !
Gaz, fumée.

Le manche maintenu contre les gravitations
D'abord, un arc singulier.

Plus loin, revenu à l'origine
Le pinceau à tuyères
Reprenait la course symétrique
D'un cœur amoureux.

Louis-Marie

QUAND JÉSUS PARLE A AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé

En ce jour, ou plutôt en cette nuit,
car nous sommes des complices de la nuit,
j'apprécie la qualité de ton silence,
je ne te laisserai pas le temps
d'en tirer vanité,
car bientôt tu vas retourner
à ton pauvre négoce,
tu vas te laisser reprendre par les soucis,
- comme si je ne pouvais pas les porter, tes soucis -
Alors je déplorerai une fois de plus
et toi avec moi,
nous déplorerons ensemble
que tu fasses à nouveau des tiennes.

Je me hâte donc.

Tout à l'heure il sera trop tard
Quand le coq aura chanté
tu te seras déjà laissé embrigadé
Tu m'écoutes pour l'instant
comme rarement tu m'as écouté,
et si tu restes un peu encore avec moi,
-dire que j'en suis à mendier
l'attention de mes enfants !-
Je te ferai, Augustin,
non seulement le confident de mes peines,
mais aussi et surtout
le complice de mes joies.
Ne te prends pas au sérieux,
Ne te prends jamais au sérieux,
Ce serait le plus sûr moyen
de ternir notre amitié,
Du reste la vie t'a réservé
assez d'épreuves de toutes sortes
pour que tu n'aies plus trop envie
de reprendre le gouvernail de ta barque,
pour que tu m'abandonnes enfin
ta boussole, tes cartes et ton compas

et tous tes instruments de ta navigation.
Ton regard m'encourage à poursuivre,
le climat est bon, dirait l'homme politique.
S'il est bon, quant à nous, pour l'instant,
il est mauvais pour tous les hommes en général
il est mauvais pour tant d'hommes en particulier.
Et, vois-tu, Augustin,
on ne peut pas travailler dans un mauvais climat.
Mes enfants sont soucieux, tendus,
inquiets du lendemain
inquiets pour leur avenir,
inquiets pour l'avenir de leurs enfants,
- et je les comprends -
inquiets pour leur salut,
et là je les comprends moins.
Si seulement ils voulaient bien prendre la peine
de m'écouter un peu.
Mais non, ils n'ont pas le temps,
ils n'ont jamais le temps.
Il faudra bien pourtant un jour,
qui n'est pas très loin, qui n'est jamais très loin,
qu'ils prennent le temps de mourir.
C'est tout de même malheureux
qu'ils attendent la mort
pour lâcher prise
pour me confier leurs affaires.
Tu pourrais peut-être m'aider, Augustin
à leur faire comprendre
qu'ils n'ont rien à perdre,
qu'ils ont au contraire
tout à gagner,
même sur le plan de leurs gros sous,
à me confier un peu leurs affaires.

Cette nuit encore, Augustin,
- mais tu progresses dans le silence
j'en suis tout ébahi ! -
Je continuerai à te faire part
de ce qui fait souffrir les hommes.
Ils ne comprennent pas
que tout irait mieux pour eux

s'ils consentaient à me faire confiance,
à se détendre, à s'abandonner
comme le petit dans les bras de sa mère,
Il faut dire que les Docteurs de la Loi
et les Docteurs de la Foi
leur ont fait tant de mal !
Je t'ai parlé tout à l'heure
de mes enfants odieusement martyrisés,
mais il y a tous les autres, et ils sont légion,
qui vivent et meurent
sous l'empire de forces contraignantes.
Je dis à mes enfants de venir à moi
sans défense, sans crainte et sans soucis,
à la manière des tout petits.
Et s'ils ne se souviennent pas
d'avoir été chaudement bercés,
qu'ils regardent autour d'eux,
qu'ils observent un de ces petits
dans les bras de sa maman.

Oui, mais, ce qui est malheureux,
et c'est même la pire des choses
qui puisse arriver à l'homme,
c'est que les Docteurs
ont fait de moi un justicier.
Ils se sont employés comme des forcenés,
ils se sont employés avec un art consommé
à me faire dire le contraire de ce que j'ai dit.
Il nous faudrait – et là je te plains, Augustin,
mais tu peux bien compatir un peu avec moi -
passer en revue les méfaits
des faux Christ
et des faux prophètes,
ceux de Rome, de Constantinople et d'ailleurs,
pour que mes enfants
qui portent tout en eux
à fleur de peau, à fleur de nerf,
ou au tréfonds de leur cœur,
la nostalgie de leur délivrance,
puissent enfin rejeter
une bonne fois pour toute
et comme un seul homme

la chape de plomb
qui depuis bientôt deux mille ans
pèse sur leurs épaules
à les écraser.
Car par la pire des inversions,
par la plus honteuse malversation,
tout ce que j'ai dit, fait, enseigné
a été, presque aussitôt
ou dévié ou étouffé et enterré.
C'est à peine croyable, tellement c'est monstrueux.

J'ai dit les merveilles du corps de l'homme
dans lequel Dieu se contemple :
Ils ont jeté le discrédit sur la chair ;
ils sont allés jusqu'à l'identifier au mal.
J'ai annoncé la venue de mon Royaume
ici et maintenant :
Ils ont travesti mon Royaume
et l'ont placé dans un lieu
accessible seulement après la mort.
J'ai dit que les vivants ne mourraient point :
Ils ont cru que certains privilégiés
affronteraient le jugement dernier
sans passer par la mort.
J'ai dit aux hommes de ne pas se soucier pour demain :
Ils ont traumatisé les hommes
en les plaçant devant un cruel dilemme :
ciel ou enfer,
un choix épouvantable.

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*